

Fregoire N. Maccas

ΧΡΗΣΤΟΥ Ν. ΚΑΡΑΒΑ

Πτυχιούχου τῆς Φιλολογικῆς Σχολῆς τοῦ ἐν Dijon
Πανεπιστημίου—Καθηγητοῦ τῶν Γαλλικῶν ἐν τῷ
Ἐθνικῷ Μ. Πολυτεχνείῳ.— Τακτικοῦ Καθηγητοῦ
: : : : ἐν τῇ Ἀνωτ. Σχολῇ τῶν Τ.Τ.Τ. : : : : κ

3

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE : : : : :

ΕΚΛΟΓΗ ΤΕΜΑΧΙΩΝ ΕΡΓΩΝ
ΓΑΛΛΩΝ ΣΥΓΓΡΑΦΕΩΝ

Μετὰ πολλῶν ἐρμηνευτικῶν, γραμ-
ματικῶν, ἱστορικῶν, γεωγραφικῶν καὶ
βιογραφικῶν σημειώσεων. : : : : :

Β'. ΕΚΔΟΣΙΣ

ΕΓΚΕΚΡΙΜΕΝΗ ΔΙΑ ΤΗΝ Α' ΓΥΜΝ. ΤΑΞΙΝ

Ἀριθ. Ἐγκρ. Ὑπουργ. Ἀποφάσεως 26467
δημοσιευθεῖσης ἐν τῷ ὄπ' ἀριθ. 52 φύλλῳ τῆς
3ης Σεπτεμβρίου 1922 τῆς Ἐφημερίδος τῆς
Κυβερνήσεως.

ΑΘΗΝΑΙ—ΕΚΔΟΣΙΣ ΕΚΔΟΤΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΙΑΣ (Μπλαζουδάκη) 1927

Χρηστός Ν. Καραβάς

Ε124

1929 - 1930

ΧΡΗΣΤΟΥ Ν. ΚΑΡΑΒΑ

Πτυχιούχου τῆς Φιλολογικῆς Σχολῆς τοῦ ἐν Dijon
Πανεπιστημίου—Καθηγητοῦ τῶν Γαλλικῶν τοῦ
Ἐθνικοῦ Μ. Πολυτεχνείου, Τακτικοῦ Καθηγητοῦ
: : : : : τῆς Ἀνωτ. Σχολῆς τῶν Τ.Τ.Τ. : : : : :

3

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE : : :

ΕΚΛΟΓΗ ΤΕΜΑΧΙΩΝ ΕΡΓΩΝ
ΓΑΛΛΩΝ ΣΥΓΓΡΑΦΕΩΝ

Μετὰ πολλῶν ἐρμηνευτικῶν, γραμ-
ματικῶν, ἱστορικῶν, γεωγραφικῶν καὶ
βιογραφικῶν σημειώσεων. : : : : :

Β'. ΕΚΔΟΣΙΣ

ΕΓΚΕΚΡΙΜΕΝΗ ΔΙΑ ΤΗΝ Α'. ΓΥΜΝ. ΤΑΞΙΝ

Ἄριθ. Ἐγκρ. Ὑπουργ. Ἀποφάσεως 26467
δημοσιευθείσης ἐν τῷ ὑπ' ἀριθ. 52 φύλλῳ τῆς
3ης Σεπτεμβρίου 1922 τῆς Ἐφημερίδος τῆς
Κυβερνήσεως.

ΑΘΗΝΑΙ—ΕΚΔΟΣΙΣ ΕΚΔΟΤΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΙΑΣ (Μπλαζουδάκη) 1926

ΕΡΓΑ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΣΥΓΓΡΑΦΕΩΣ

1. ΟΙ ΓΑΛΛΙΣΜΟΙ: σύγγραμμα ἐκ 450 σελίδων, ἐντελῶς πρωτότυπον διὰ τὴν Ἑλλάδα ἐν ᾗ περιέχονται κατ' ἀλφαριθμητικὴν τάξιν, ἀναλύονται λεπτομέρῳ καὶ ἐρμηνεύονται ἑλληνιστὶ πέντε ὁλόκληροι χιλιάδες (5.000) ἰδιωτισμῶν καὶ μεταφορικῶν ἐκφράσεων τῆς γαλλικῆς γλώσσης.
2. ΓΑΛΛΟΕΛΛΗΝΙΚΟΝ ΛΕΞΙΚΟΝ πρόχειρον.
3. LE PREMIER LIVRE DE FRANÇAIS: μικρὰ μέθοδος τῆς γαλλικῆς γλώσσης δι' ἀρχαίους κατὰ τὴν ἐποπτικὴν μέθοδον.
4. CHRESTOMATHIE FRANCAISE (B' τεύχος) ἤτοι ἐκλογή τεμαχίων ἔργων γάλλων συγγραφέων μετὰ πολλῶν γραμματικῶν, ἱστορικῶν, γεωγραφικῶν, ἐρμηνευτικῶν καὶ βιογραφικῶν σημειώσεων, διὰ τὴν Β' τάξιν τῶν Γυμνασίων τοῦ Κράτους.
5. ΓΕΝΙΚΗ ΙΣΤΟΡΙΑ (τεύχη Α' Β' Γ') διὰ τὰς ἐμπορικὰς Σχολὰς τοῦ Κράτους ὡς καὶ διὰ πάντα ἑλληνα θέλοντα νὰ λάβῃ μίαν γενικὴν ἰδέαν τῆς ἱστορίας.
6. ΠΛΑΤΩΝΟΣ ΚΡΙΤΩΝ: (Κείμενον ἀρχαίον.— Τοποθέτησις τῶν λέξεων κατὰ τὴν φυσικὴν τῶν σειρᾶν.— Μετάφρασις κατὰ λέξιν.— Ἐλευθέρα μετάφρασις, ἤτοι ἀνάλυσις τῶν ἐννοιῶν. (ἐκ τῆς γαλλικῆς ἐκδόσεως τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων συγγραφέων).
7. ΠΛΑΤΩΝΟΣ ΑΠΟΛΟΓΙΑ ΣΩΚΡΑΤΟΥΣ: (Ἀρχαίον κείμενον.— Τοποθέτησις τῶν λέξεων κατὰ τὴν φυσικὴν τῶν σειρᾶν.— Μετάφρασις κατὰ λέξιν.— Ἐλευθέρα μετάφρασις ἤτοι ἀνάλυσις τῶν ἐννοιῶν.

Πᾶν ἀντίτυπον μὴ φέρον τὴν σφραγίδα τοῦ συγγραφέως δέον νὰ κατάσχεται ὡς κλεψίτυπον.



La Grèce est un petit pays montagneux, entrecoupé par la mer, à peu près de l'étendue de la Grande-Bretagne.

Tout atteste, dans cette contrée, les révolutions physiques qu'elle a dû éprouver. Les îles qui l'entourent montrent assez par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes et les racines qui croissent sous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golfes de l'Eubée, de Chalcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Messène, apprennent aux yeux que la mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquillages de mer dont sont remplies les montagnes qui renferment la fameuse vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation, et les déluges d'Ogygès et de Deucalion, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique : c'est même probablement ce qui fait des Grecs un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie quand les nations de l'Asie et de l'Egypte étaient florissantes.

(F. Voltaire)

L'HISTOIRE GRECQUE

Où aurions-nous trouvé une scène plus animée, plus féconde en péripéties que dans cette classique Grèce, ce grand pays qui tient une si petite place sur la carte? Dans cette terre privilégiée, pas un vallon, pas une montagne qui ne redise le nom d'un

Σημείωσις : Αἱ βιογραφίαι τῶν συγγραφέων εὐρίσκονται εἰς τὸ τέλος τοῦ παρόντος διβλίου.

poète, d'un sage, d'un héros, d'un artiste ! Quelle contrée se glorifiera jamais d'avoir produit un Homère, un Socrate, un Phidias, un Aristote ? Souvent la terre s'est trouvée bouleversée par des hordes brutales par un fléau de Dieu. A la Grèce seule était réservée une tout autre gloire : elle a éclairé les autres nations et les a policées. Qui pourrait dire l'heureuse influence qu'ont exercée ses armes, sa littérature et ses arts ? Dans l'espace de quelques cinq cents ans, vingt peuples helléniques ou plutôt vingt petites villes ont disputé d'activité pour réaliser tout ce que l'imagination s'est figurée de bon, d'utile et de beau. Leurs institutions si variées, leurs mœurs plus variées encore se sont ressemblées pourtant par un résultat, et peut-être par un but commun, celui de conserver à l'individu sa valeur propre et de lui offrir le plus libre développement des facultés qu'il a reçues de la nature.

(D'après Prosper Mérimé)

MORT D'EPAMINONDAS

Après avoir longtemps écarté la mort et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il (Epam.) tomba percé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons ayant redoublé leurs efforts eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente

La blessure d'Epaminondas arrêta le carnage et suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux parties, également étonnées, restèrent dans l'inaction. De part et d'autre on sonna la retraite, et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille.

Epaminondas respirait encore. Ses amis, ses officiers fondaient en larmes autour de son lit. Le camp retentissait des cris de la

«douleur et du désespoir. Les médecins avaient déclaré qu'il expirerait dès qu'on lui ôterait le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi; on le lui montra, et il le baisa comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille; on lui dit que les Thébains l'avaient gagnée «Voilà qui est bien! répondit-il; j'ai assez vécu». Il demanda ensuite Daïphantus et Jolidas, deux généraux qu'il jugeait dignes de le remplacer. On lui dit qu'ils étaient morts «Persuadez donc aux Thébains, reprit-il, de faire la paix». Alors il ordonna d'arracher le fer; et l'un de ses amis s'étant écrié dans l'égarément de sa douleur: «Vous mourez Epaminondas! si du moins vous laissiez des enfants!—

«Je laisse, répondit-il en expirant, deux filles immortelles: la victoire de Leuctres et celle de Mantinée».

(Ἐκ τοῦ Voyage d'Anacharsis)
(Barthélemy)

ORIGINE DE L'ALPHABET GREC

Les Athéniens, qui étaient épars dans un terrain très stérile nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé Cécrops, leur donna leurs premières institutions. Cela paraît surprenant, puisque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs; mais il se peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations, aient amené ce Cécrops dans l'Attique. Ce qui est bien sûr, c'est que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, auxquelles les leurs ne ressemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet; il ne consistait alors qu'en seize caractères, qui sont évidemment les mêmes: les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres, que les Grecs adoptèrent encore. Je regarde un alphabet comme un monument incontestable du pays

dont une nation a tiré ses premières connaissances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Espagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis instruisirent tant d'autres nations.

(F. Voltaire)

PERSISTANCE DE DIOGÈNE

Etant arrivé à Athènes, Diogène alla aussitôt trouver Antisthène, pour être reçu au nombre de ses disciples ; et bien que ce philosophe eût résolu de ne plus recevoir personne, et le rabrouât d'abord fort rudement, Diogène le vainquit néanmoins par son obstination ; car comme Antisthène leva un bâton pour le frapper s'il ne se retirait :

«Frappe, lui dit Diogène, en lui présentant la tête, mais sache que tant que tu parleras, il n'y a pas de bâton si dur qui me puisse chasser d'auprès de toi». Antisthène le reçut dès lors au nombre de ses disciples ; et, depuis ce temps-là, il commença à vivre avec une simplicité tout à fait grande, et telle qu'il convenait à un misérable banni, comme il était.

(J. Racine)

LES DIEUX OLYMPIENS

Les dieux ne prenaient point de nourriture et ne buvaient point de vin ; ils se faisaient servir l'ambrosie et s'enivraient de nectar ; ce qu'ils préféreraient pas dessus tout, pour leur nourriture, c'était la fumée qui s'élevait de chairs brûlées dans les sacrifices et le sang des victimes que les sacrificateurs répandaient sur les autels.

Chaque homme avait sa manière de sacrifier aux dieux : le laboureur leur offrait un bœuf, le berger une brebis, le chevrier une chèvre ; un autre de l'encens ou un gâteau; le pauvre se rendait le dieu favorable en lui baisant simplement la main droite

Les sculpteurs représentaient Jupiter avec de la barbe et un sceptre à la main; Neptune avec une chevelure noire ; Minerve comme une belle jeune fille, aux yeux glauques, revêtue d'une cuirasse, coiffée d'un casque et tenant une lance ; Junon avec des bras blancs, un beau visage, un riche vêtement, un port de reine, assise sur un trône d'or ; Apollon comme un jeune homme, nu revêtu d'une chlamyde, armé d'un arc, et à pied pour courir.

Chacun des dieux exerçait un art utile, soit aux dieux, soit aux hommes : Apollon était devin, Esculape médecin, Mercure enseignait à lutter, les Dioscures recueillaient les marins surpris par la tempête sur la mer ; ainsi chacun avait sa spécialité.

(Εκ τῆς Ἑλληνικῆς Μυθολογίας)

L'ORATEUR DÉMOSTHÈNE

L'application de l'orateur Démosthène à l'étude était étonnante. Pour être plus éloigné du bruit et moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, où il s'enfermait quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'était là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composait ces harangues admirables dont les envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, pour marquer qu'elles étaient travaillées avec trop de soin. «On voit bien, repliquait-il, que les vôtres ne vous ont pas coûté tant de peines».

(Rollin)

LES DISCIPLES DE PYTHAGORE

Les disciples de Pythagore se levaient de très grand matin. Leur reveil était suivi de deux examens, l'un des choses qu'ils avaient dites ou faites la veille, l'autre de celles qu'ils devaient faire dans la journée. Après avoir passé une robe blanche, ils prenaient leur lyre et chantaient des cantiques sacrés jusqu'au moment où le soleil se montrait à l'horizon. Alors, ils allaient, chacun en particulier, se promener dans des bosquets riants ou des solitudes agréables. De savantes conversations les attendaient à leur retour. Pythagore leur disait un jour : « Qu' est-ce que l'univers ? l'ordre. Qu' est-ce que l'amitié ? l'égalité. »

Ces définitions sublimes attachaient et élevaient les esprits

Après le dîner, les disciples se réunissant, deux à deux, trois à trois, se livraient à la promenade et discutaient entre eux les leçons qu'ils avaient reçues dans la matinée.

(Barthélemy)

VUE DE CONSTANTINOPLÉ

Par la beauté de son aspect, Constantinople est l'une des premières cités de l'univers. Quand on vogue à l'entrée de la Corne d'Or sur un léger caïque, plus gracieux que les gondoles de Venise, on voit à chaque coup de rame changer l'aspect de l'immense panorama. Au delà des murs blancs du sérail et de ses massifs de verdure, les maisons de Stamboul, les tours, les vastes dômes des mosquées et les élégants minarets tout brodés de balcons, s'élèvent en amphithéâtre sur les sept collines de la péninsule. De l'autre côté du port, d'autres tours entrevues à travers les cordages et les mâts pavoisés s'étagent sur les pentes d'une colline que couronnent les maisons régulières et les palais de Péra.

Au nord, des maisons de plaisance bordent les deux rives du Bosphore. A l'Orient, la côte d'Asie s'avance en un promontoire couvert d'édifices qu'entourent les jardins et les ombrages.

(D'après Elisée Reclus).

L'AMOUR DE LA PATRIE

Après la prise d'Athènes par les troupes romaines, la ville fut complètement ruinée et la population réduite à l'esclavage. Les vainqueurs se partagèrent entre eux les habitants et les dépouilles résultant du pillage. Le général romain chargé de repartir les enfants, voulut auparavant s'assurer s'ils avaient reçu quelque instruction, afin de réserver les plus intelligents pour les officiers. Il ordonna donc qu'on fît écrire à chaque enfant quelques mots sur sa tablette. En examinant ensuite lui-même ce que les enfants avaient écrit, le général put lire sur la tablette de l'un d'eux ces beaux vers d'Homère :

«Heureux, trois fois heureux, celui qui est mort dans les champs d'Ilion ; il n'a pas vu le deuil de la patrie!»

Surpris et ému, le général fit appeler l'enfant devant lui. Il se présenta sans trouble, le visage à la fois triste et fier et semblant résigné d'avance à la peine qui l'attendait.

Après l'avoir un moment regardé en silence, le général lui prit la main avec bonté ; «Toi, dit-il, qui sais aimer ta patrie même quand elle est détruite, tu es digne de vivre libre. Reste dans ton pays mon enfant».

(Rollin)

LE PETIT PAYSAN LORRAIN

En 1870 au temps où les Allemands envahissaient la France,

des uhlands prussiens égarés entre Lunéville et Nancy rencontrèrent un petit paysan qui faisait des fagots. Un cavalier sauta à bas de son cheval et prenant l'enfant par le bras, le mena devant l'officier.

Cet officier, un homme de haute taille avec de grandes moustaches jaunes, l'air fier et méchant montra le bois au jeune garçon et lui dit:

«Jusqu'ouà cela va-t-il?»

—Je ne sais pas,

—Et comment s'appelle le village dont voilà le clocher là—bas ?

—Je ne saïs pas.

—Ah ! tu ne sais pas ?

Le soldat qui avait mis la main sur le petit prisonnier ne l'avait pas pas lâché ; le chef dit, en allemand : «Hermann tire un peu les oreilles de ce drôle pour lui rafraîchir la mémoire».

L'enfant ne cria pas.

«Répondras-tu petit gueux ? disait l'officier. Et tout en déchirant l'oreille du petit gueux, Hermann lui donnait dans les jambes de grands coups avec le bois de sa lance.

L'officier était pâle de colère.

«Réponds ou je t'emmène,

—Vous êtes le plus fort.

Sur l'ordre du chef, Hermann remonta sur son cheval et saisissant l'enfant, le mit en travers de sa selle, brutalement, au risque de lui briser les reins.

La troupe entra sous bois :

«Où mène ce chemin».

—Je ne sais pas.

—Si tu ne sais pas tu seras fusillé.

—Fusillez-moi, vous serez des lâches !

On fit halte, l'enfant fut battu de nouveau ; on le menaça avec des sabres et des pistolets ; on fit semblant de vouloir le pendre à un grand chêne ; il ne versa pas une larme et à toutes les questions ne fit jamais que répondre :

«Je ne sais pas.

Son courage finit par laisser les Prussiens qui le laissèrent aller ; et les moins mauvais en le regardant s'éloigner, disaient «Le brave enfant !»

(Pierre Laloi)

LES CHEVAUX ARABES

Il faut avoir visité les écuries de Damas, ou celles de l'émir Beschir, pour avoir une idée du cheval arabe. Ce superbe et gracieux animal perd de sa beauté, de sa douceur et de sa forme pittoresque quand on le transpose de son pays natal et ses habitudes familières, dans nos climats froids et dans l'ombre et la solitude de nos écuries. Il faut le voir à la porte de la tente des Arabes du désert, la tête entre les jambes, secouant sa longue crinière noire comme un parasol mobile, et balayant ses flancs, polis comme du cuivre ou comme de l'argent, avec le fouet tournant de sa queue, dont l'extrémité est toujours teinte en pourpre avec le henné.

.....
C'est une chose incroyable que la mobilité et la transparence de la physionomie de ces chevaux quand on n'en pas été témoins. Toutes leurs pensées se peignent dans leurs yeux et dans le mouvement convulsif de leurs joues, de leurs naseaux, avec autant, d'évidence, avec autant de caractère et de mobilité que les impressions de l'âme sur le visage d'un enfant

J'admirais surtout plusieurs juments sans prix, réservées pour l'émir lui-même.

Je fis proposer par mon drogman à l'écuyer jusqu'à dix mille piastres d'une de plus jolies, mais à aucun prix on ne décide un Arabe à se défaire d'une jument de premier sang.

(Ex τῶ Voyage en Orient τῶ Alphonse de Lamartine).

BÉLISAIRE

Bélisaire s'acheminait, en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendait. Il avait défendu à son conducteur de le nommer sur la route ; mais l'air de noblesse répandu sur son visage et dans toute sa personne suffisait pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte, d'une maison qui, quoique simple, avait quelque apparence.

Le maître du logis rentrait, avec sa bêche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixèrent son attention. Il lui demanda ce qu'il était. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat! dit le villageois, et voilà votre récompense! C'est le plus grand malheur d'un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. Cette réponse émut le cœur du villageois ; il offrit l'asile au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes devant une famille qui connaît le malheur. Reposez-vous; nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi? J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire, celle d'Asie contre les Vandales et les Maures.

A ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir. «Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire !

— Nous ne nous sommes point quittés. — L'excellent homme! Quelle égalité d'âme! Quelle droiture! Que d'élévation! Est-il vivant? car dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien. — Il est vivant — Ah! que le ciel bénisse et prolonge ses jours!

S'il vous entendait, il serait bien touché des vœux que vous faites pour lui. — Et comment dit-on qu'il est à la cour? tout puissant? adoré sans doute? — Hélas! vous savez que l'envie s'attache à la prospérité. — Ah! que l'empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme! C'est le génie tutélaire et vengeur de son empire. — Il est bien vieux — N'importe; il sera dans les conseils ce qu'il était dans les armées; et sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur. — D'où vous est-il connu? demanda Bélisaire attendri. — Mettons-nous à table, dit le villageois, ce que vous demandez nous mènerait trop loin.

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avait eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie et d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. «Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre général, et puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait du mal!

— Lui! reprit Belisaire, il vous a fait du mal!

— Il a fait son devoir et je n'ai pas à m'en plaindre. Mais mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisqu' vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le roi des Vandales, l'infortuné Gelimer

mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme et ses enfants; c'est ce Gelimer qui vous donne l'asile, et avec qui vous avez soupé.—Vous, Gelimer! s'écria Bélisaire; et l'empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! il l'avait promis.—Il a tenu parole; il m'a offert des dignités; mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi et qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos et l'obscurité.—Vous Gelimer!—Oui, c'est moi-même qu'on assiégea, s'il vous en souvient, sur la montagne de Papua. J'y souffris des maux inouïs. L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit au désespoir, et prêt à dévorer ses enfants et ses femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'assiégeant, ne cessait de me conjurer, d'avoir pitié de moi-même et des miens, enfin ma juste confiance en la vertu de votre général, me firent lui rendre les armes. Avec quel air simple et modeste il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagements, quels respects il eut lui-même pour mon malheur? Il y a bientôt six lustres que je vis dans cette solitude; il ne s'est pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

Je reconnais bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisait chanter vos malheurs, qui vous fit sourire avec dédain en paraissant devant Bélisaire, et qui le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'empereur fut étonné.—Mon camarade, reprit Gelimer, la force et la faiblesse d'esprit tiennent beaucoup à la manière de voir les choses. Je ne me suis senti du courage et de la constance que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort. J'ai été le plus voluptueux des rois de la terre; et du fond de mon palais, où je nageais dans les délices, des bras du luxe et de la mollesse, j'ai passé tout à coup

dans les cavernes du Maure, où couché sur la paille, je vivais d'orge grossièrement pilé et à demi cuit sous la cendre, réduit à un tel excès de misère qu'un pain que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De là je tombai dans les fers, et fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation? mais je vous en promets un nouveau, avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gélimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avait bien reposé.

Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage.

Quoil lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes? Cela m'est impossible, répondit Bélisaire : j'ai une femme et une fille qui gémissent de mon absence. Adieu ; ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire ; ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. — Que dites-vous? Qui? Bélisaire?

C'est Bélisaire qui vous embrasse !

—O juste ciel, s'écriait Gélimer, éperdu et hors de lui-même ; Bélisaire, dans sa vieillesse Bélisaire aveugle et abandonné! —On a fait pis, dit le vieillard: en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux.—Ah! dit Gélimer avec un cri de douleur et d'effroi, est-il possible? Et quels sont les monstres? Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensais qu'au tombeau. On les a crus, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est revolté et a demandé ma délivrance.

Il a fallu céder au peuple; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumière.—Et Justinien l'avait ordonné!— C'est là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zèle et quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, et je le plains d'être assiégé par des méchants qui déshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné quand j'ai appris qu'il avait lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devaient l'exécuter n'en avaient pas le courage; mes bourreaux tombaient à mes pieds. C'en est fait; je n'ai plus, grâce au ciel, que quelques moments à être aveugle et pauvre.

—Daignez, dit Gelimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie.—Ce serait pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation; mais je me dois à ma fille, et je vais mourir dans ses bras. Adieu.

Gelimer l'embrassait, l'arrosait de ses larmes, et ne pouvait se détacher de lui. Il fallut enfin le laisser partir; et Gelimer le suivant des yeux: O prospérité! disait-il, ô prospérité! qui peut donc se fier à toi? Le héros, le juste, le sage Bélisaire! Ah! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en bêchant son jardin. Et, tout en disant ces mots, le roi des Vandales reprit sa bêche.

(Marmontel)

LE CORRIDOR DE LA TENTATION

Nabussan un des meilleurs princes de l'Asie était toujours loué, trompé et volé; c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait; il avait changé de trésorier plusieurs fois; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux parts inégales, dont

la plus petite revenait toujours à Sa Majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig. «Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point? —Assurément, répondit Zadig, je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes».

Le roi charmé lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre.

«Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité du trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme. —Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances. Quoi! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat sera le financier le plus intègre et le plus habile! —Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, repartit Zadig; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme». Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers.

«Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig; si votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée». Nabussan, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple, que si on le lui avait donné pour un miracle:

«Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez.

—Laissez-moi faire, dit Zadig; vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez».

Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de Sa gra-

cieuse Majesté Nabuſſan, fils de Nusanab, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du Crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante-quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par le passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie.

Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fit danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. «Quels fripons!» disait tout bas Zadig. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme.

«Ah! l'honnête homme! le brave homme!» disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara son trésorier et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde: car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que, de ces soixante et quatre danseurs, il y eut soixante et trois filous. La galerie obscure fut appelée le Corridor de la Tentation,

(Voltaire)

HISTOIRE D'ALIBÉE, PERSAN

.....
.....

Pendant toute la vie du grand Schah—Abbas, la faveur

d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. O beaux jours ! se disait-il à lui-même, jours innocents, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais ? Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté.

Il voulut aller revoir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons.

Il fit quelque bien à tous ses parents et à tous ses amis : mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah—Abbas. Son fils Schah—Sephi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disaient-ils, de la confiance du feu roi ; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très grand prix, dont il était dépositaire.

Schah—Sephi était tout ensemble jeune et prince : il n'en fallit pas tant pour un crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le roi son père avait fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimenterre garni de diamants d'un prix immense que le roi son grand-père avait accoutumé de porter dans les combats. Schah—Abbas avait fait autrefois ôter de ce cimenterre tous ces beaux diamants ; et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée

à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah—Sepi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout de quinze jours il demanda à voir lui-même toutes choses.

Alibée lui ouvrit toutes les portes et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait : tout était propre, bien rangé et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut, au bout d'une grande galerie pleine de meubles très somptueux, une porte de fer qui avait trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée, a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : Je veux voir ce qui est au delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? Montrez-le moi.

A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne pas lui ôter ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disait-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez le reste, mais laissez—moi ceci.

Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé : il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà dit-il, ô grand roi! les premiers restes de mon ancien bonheur : ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me

les ôter ; voilà mon trésor, que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état : les voilà, mes vrais biens, qui ne manqueront jamais ; les voilà, ces biens simples, innocents, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire et ne se tourmentent point pour le superflu ; les voilà, ces biens dont la liberté et la pureté sont les fruits ; les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper et troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ceux que j'avais, quand le roi votre père vint par ses grâces me rendre malheureux.

Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibé, et étant indigné contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes ; mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor pour les reprendre dès que la fortune inconstante troublerait sa faveur.

Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien et ne laissant à ses parents que de quoi vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

(Fénélon)

LA PROVIDENCE

Deux hommes étaient voisins et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même disant : Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or bien que la même pensée fut venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté ; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieure.

Un jour qu'il travaillait aux champs triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant ; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

(Lamennais)

LA MORT D'HERCULE

Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissait jusque dans la moëlle de ses os : il pous-

sait des cris horribles, dont le mont Oeta résonnait, et faisait retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paraissait émue: les taureaux les plus furieux, qui auraient mugis dans leurs combats, n'auraient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lichas, qui lui avait apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lichas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tombait dans les flots de la mer, où il fut changé tout à coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lichas, je crus que je pouvais plus me fier à Hercule; je songeais à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyais déraciner sans peine d'une main les hauts sapins et les vieux chênes, qui depuis plusieurs siècles avaient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre main il tâchait en vain d'arracher de dessous son dos la fatale tunique; elle s'était collée sur sa peau, et comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchirait, il déchirait aussi sa peau et sa chair; son sang ruisselait et trempait la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur il s'écria; Tu vois, ô mon cher Phloctète, les maux que les dieux me font souffrir; ils sont justes; c'est moi qui les ai offensés

En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne; il monte tranquillement sur le bûcher; il étend la peau du lion de Nemée qui avait si longtemps couvert ses épaules lorsqu'il allait d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres et délivrer les malheu-

reux ; il s'appuie sur sa massue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher. Mes mains, tremblantes et saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office ; car la vie n'était plus pour lui un présent des dieux, tant elle lui était funeste ! Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu' à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avait étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençait à prendre au bûcher : C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon bonheur plus que ma vie. Que les dieux te le rendent ! Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables ; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens toi que je meurs fidèle à notre amitié et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais, s'il est vrai que tu sois touché de mes maux tu peux me donner une dernière consolation ; promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas ! je le jurai même, en arrosant son bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux ; mais tout à coup un tourbillon de flammes qui l'enveloppa étouffa sa voix, et le déroba presque à ma vue.

(Εκ τοῦ Τηλέμαχε τοῦ Φένελου)

LA VILLE DE TYR

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une île : la côte voisine est délicieuse par la fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat ; car les montagnes mettent cette côte à

L'abri des vents brûlants du midi. Elle est rafraichie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres : une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrens, des rochers qui environnent sa tête. Au-dessus, on voit une vaste forêt de cèdres antiques qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne ; c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs et les fruits.

Jamais ni le souffle empesté du midi qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève, dans la mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartient à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer et qui embrassent un vaste port. On voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent

jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux. Cette double teinture est si vive que le temps ne peut l'effacer. On s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or ou d'argent.

Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples, jusqu'au détroit de Gades, et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge : et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans les îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

(Ἐκ τοῦ Τηλέμαχε τοῦ Φηένων)

L'OURAGAN DANS LE DÉSERT

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalles, l'autruche poussait des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble. « Je crains, dit-il, le vent du midi ; sauvons-nous ».

Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire, je le suivis. L'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

Soudain, de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol emporté devant nous manque à nos pas, tandis que d'autres

colonnes de sable enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Egaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route. Pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course nos outres remplies d'eau s'écoulent; haletants, dévoré d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage, il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue; tout à coup j'entends son cri, je vole à sa voix; l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

En vain, j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon, mes efforts furent inutiles; je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait dans le lieu me servit d'abri; derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours, l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir des étoiles, inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert.

(Chateaubriand)

LES PALOMBES

Je me souviens que, lorsque j'étais enfant, les chasseurs apportaient à la maison, vers l'automne, de belles et douces palombes ensanglantées. On me donnait celles qui étaient encore vivantes, et j'en prenais soin. J'y mettais la même ardeur et les

mêmes tendresses qu'une mère pour ses enfants, et je réussissais à en guérir quelques—unes. A mesure qu'elles reprenaient la force, elles devenaient tristes et refusaient les fèves vertes que, pendant leur maladie, elles mangeaient avidement dans ma main. Dès qu'elles pouvaient étendre les ailes, elles s'agitaient dans la cage et se déchiraient aux barreaux. Elles seraient mortes de fatigue et de chagrin si je ne leur eusse donné la liberté. Aussi je m'étais habitué, quoique égoïste enfant s'il en fut, à sacrifier le plaisir de la possession au plaisir de la générosité. C'était un jour de vives émotions, de joie triomphante et de regret invincible, que celui où je portais une de mes palombes sur la fenêtre. Je lui donnais mille baisers, je la priais de se souvenir de moi et de revenir manger les fèves tendres de mon jardin. Puis j'ouvrais une main que je refermais aussitôt pour ressaisir mon amie. Je l'embrassais encore, le cœur gros et les yeux pleins de larmes. Enfin, après bien des hésitations et des efforts, je la posais sur la fenêtre. Elle restait quelque temps immobile, étonnée, effrayée même de son bonheur. Puis elle partait avec un petit cri de joie qui m'allait au cœur. Je la suivais longtemps des yeux : et quand elle avait disparu derrière les sorbiers du jardin, je me mettais à pleurer amèrement, et j'en avais pour tout un jour à inquiéter ma mère par mon air abattu et souffrant.

(Εκ τῶν *Lettres d'un voyageur*)
(G. Sand)

LE PANTHÉON

«Ce temple, continua Corinne, fut consacré par Agrippa, le favori d'Auguste, à son ami, ou plutôt à son maître. Cependant ce maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple, et Agrippa se vit obligé de le dédier à tous les dieux de l'Olympe, pour remplacer le dieu de la terre, la puissance. Il y avait un char

de bronze au sommet du Panthéon, sur lequel étaient placées les statues d'Auguste et d'Agrippa. De chaque côté du portique, ces mêmes statues se retrouvaient sous une autre forme, et sur le frontispice du temple on lit encore: Agrippa l'a consacré. Auguste donna son nom à son siècle, parce qu'il a fait de ce siècle une époque de l'esprit humain. Les chefs-d'œuvres en divers genres de ses contemporains formèrent pour ainsi dire les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivaient les lettres, et dans la postérité, sa gloire s'en est bien trouvée.

(Ἐκ τῆς Corinne)
(Mme de Staël)

LES RUINES DE SPARTE

C'était de ce côté que devait être le tombeau de Léonidas. Le janissaire m'accompagna tirant les chevaux par la bride; nous allions errant de ruine en ruine. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres: tous deux barbares, étrangers l'un à l'autre ainsi qu'à la Grèce, sortis des forêts de la Gaule et des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Péloponèse, moi pour passer, lui pour vivre sur les tombeaux qui n'étaient pas ceux de nos aïeux.

J'interrogeai vainement les moindres pierres pour leur demander les cendres de Léonidas. J'eus pourtant un moment d'espoir: près de cette espèce de tour que j'ai indiquée à l'ouest de la citadelle, je vis les débris de sculptures, qui me semblèrent être ceux d'un lion. Nous savons par Hérodote qu'il y avait un lion de pierre sur le tombeau de Léonidas; circonstance qui n'est pas rapportée par Pausanias. Je redoublai d'ardeur; tous mes soins furent inutiles.

Il y avait à Sparte une foule d'auteis et de statues consacrés au Sommeil, à la Mort, à la Beauté (Venus Morphô), divinités de tous les hommes, à la Peur sous armes apparemment celle que les Lacédémoniens inspiraient aux ennemis; rien de tout cela n'est resté; mais je lus sur une espèce de socle ces quatre lettres ΛΑΣΜ. Faut-il rétablir ΓΕΛΑΣΜΑ Gelasma? Serait-ce le piédestal de cette statue du Rire que que Lycurgue plaça chez les graves descendants d'Hercule? L'autel du Rire subs'tant seul au milieu de Sparte ensevelie offrirait un beau sujet de triomphe à la philosophie de Démocrite!

Le jour finissait lorsque je m'arrachai à ces illustres débris, à l'ombre de Lycurgue, aux souvenirs de Thémopyles et à tous les mensonges de la fable et de l'histoire. Le soleil disparut derrière le Taygète, de sorte que je le vis commencer et finir son tour sur les ruines de Lacédémone. Il y avait trois mille cinq cent quarante-trois ans qu' il s' était levé et couché pour la première fois sur cette ville naissante. Je partis l' esprit rempli des objets que je venais de voir et livré à des réflexions intarissables: de pareilles tournées font ensuite supporter patiemment beaucoup de malheurs, et rendent surtout indifférent à bien des spectacles.

(Chateaubriand).

LA MORT DE SOCRATE

Il demeura trente jours en prison en attendant le retour de la théorie envoyée à Délos? car, pendant la durée de ce pèlerinage, les lois défendaient de faire mourir personne. Il passa ce temps à s'entretenir avec ses amis les plus hautes pensées philosophiques, de l'immortalité de l'âme, de la vie future,

meilleure que celle-ci. La veille du jour où le vaisseau sacré revient à Athènes, Criton, l'un de ses disciples lui offrit les moyens de s'enfuir en Théssalie. Il les refusa, évoquant devant lui-même les lois de la patrie et l'obligation morale imposée à tout citoyen, légalement condamné, de se soumettre au châtement prononcé par les juges.

Enfin le dernier jour arriva. Socrate le consacra tout entier à l'entretien sublime que Platon nous a rapporté dans le P h é d o n.

Au coucher du soleil on lui apporta la ciguë ; il la but, ferme et serein, au milieu de ses amis éplorés ; le geôlier lui-même versait des larmes. Quand le froid de la mort eut envahi les jambes et commença à gagner les parties supérieures du corps, Socrate dit, avec ce demi-sourire qui trahit le scepticisme, sans montrer le dédain : « Criton, nous devons un coq à Esculape n'oublie pas d'acquitter cette dette ». Quelques instants après, un léger mouvement du corps annonça que l'âme venait de le quitter.

(Histoire Grecque)

(V. Duruy)

LA POULE

Cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couvrir, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos ; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres, qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse : sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec

ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur : elle les rappelle lorsqu'ils s'égarerent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois ; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix, et à ses différentes inflexions toutes expressives et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide et qui en toute autre circonstance chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse ; elle s'élançe au-devant de la serre redoutable, et par ses cris redoublés, ses battements d'aile et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couvrir des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins ; elle ne voit qu'elle n'est que leur nourrice ou leur bonne, et non pas leur mère ; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine, sur le rivage, trem-

ble et se désolé, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner des secours.

(Ἐκ τῆς *Histoire Naturelle*)

(Buffon)

UNE NUIT D'ÉTÉ A SAINT—PETERSBOURG

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint—Petersbourg; soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en le rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats

La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers ; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avidé marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement

au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bryants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne.

(Ἐκ τῶν Soirées de St. Petersbourg)

(Jos. de Maistre).

LES FRANCS

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille et ne leur cachait bas le genou. Les yeux de ces Barbares ont la couleur d'une mer orageuse ; leur chevelure blonde retombant en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du feu.

La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide ; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot, nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés ; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier ; arme funeste que le

Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué,

Ἐκ τῶν Martyrs
(Chateaubriand)

LE CYGNE

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans ; la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur ; avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense, il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide ; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi ; tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature : il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades d'oiseaux aquatiques, qui tous semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel ; il plaît à tous les

yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux: la nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces.

(Ἐκ τῆς Histoire Naturelle)

(Buffon)

RÉGULUS

Régulus, marchant de victoire en victoire, s'empara bientôt de Tunis; la prise de cette ville jeta la consternation parmi les Carthaginois; ils demandèrent la paix au proconsul. Ce laboureur romain prouva qu'il est plus facile de conduire la charrue après avoir remporté des victoires, que de diriger d'une main ferme une prospérité éclatante: le véritable grand homme est surtout fait pour briller dans le malheur; il semble égaré par le succès, et paraît comme étranger à la fortune. Régulus proposa aux ennemis des conditions si dures qu'ils se virent forcés de continuer la guerre.

Pendant ces négociations, la destinée amenait au travers des mers un homme qui devait changer le cours des événements. Un Lacédémonien nommé Xanthippe vient retarder la chute de Carthage: il livre bataille aux Romains sous les murs de Tunis, détruit leur armée, fait Régulus prisonnier, se rembarque et disparaît sans laisser d'autres traces dans l'histoire.

Régulus, conduit à Carthage, éprouva les traitements les plus inhumains; on lui fit expier les durs triomphes de sa patrie. Ceux qui traînaient avec tant d'orgueil des rois tombés du trône, des femmes, des enfants en pleurs, pouvaient-ils espérer qu'on respectât dans les fers un citoyen de Rome!

La fortune redevint favorable aux Romains. Carthage demanda une seconde fois la paix ; elle envoya des ambassadeurs en Italie : Régulus les accompagnait. Ses maîtres lui firent donner sa parole qu'il reviendrait prendre ses chaînes, si les négociations n'avaient pas une heureuse issue : on espérait qu'il plaiderait fortement en faveur d'une paix qui lui devait rendre sa patrie

Régulus, arrivé aux portes de Rome, refusa d'entrer dans la ville. Il y avait une ancienne loi qui défendait à tout étranger d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi : Régulus se regardant comme un envoyé des Carthaginois, fit revivre en cette occasion l'antique usage. Les sénateurs furent donc obligés de s'assembler hors des murs de la cité. Régulus leur déclara qu'il venait de la part de ses maîtres demander au peuple romain la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission se retirèrent : Régulus les voulut suivre, mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage. Les sénateurs admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen : le grand pontife soutenait qu'on pouvait le dégager des serments qu'il avait faits.

« Suivez les conseils que je vous ai donnés, dit l'illustre captif, d'une voix qui étonna l'assemblée, et oubliez Régulus : je ne demeurerai point dans Rome après avoir été l'esclave de Carthage. Je n'attirerai point sur vous la colère des dieux. J'ai promis aux ennemis de me remettre en leurs mains si vous rejetez la paix : je tiendrai mon serment.

On ne trompe point Jupiter par de vaines expiations ; le sang des taureaux et des brebis ne peut effacer un mensonge, et le sacrilège est puni tôt ou tard. Je n'ignore point le sort qui m'at-

tend ; mais un crime flétrirait mon âme ; la douleur ne brisera que mon corps. D'ailleurs il n'est point de maux pour celui qui sait les souffrir : s'ils passent les forces de la nature, la mort nous en délivre. Pères conscrits, cessez de me plaindre : j'ai disposé de moi, et rien ne me pourra faire changer de sentiment. Je retourne à Carthage ; je fais mon devoir et je laisse faire aux dieux».

Régulus mit le comble à sa magnanimité : afin de diminuer l'intérêt qu'on prenait à sa vie, et pour se débarrasser d'une compassion inutile, il dit aux sénateurs que les Carthaginois lui avaient fait boire un poison lent avant de sortir de prison. «Ainsi, ajouta-t-il, vous ne perdez de moi que quelques instants, qui ne valent pas la peine d'être achetés par un parjure». Il se leva, s'éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, tenant les yeux attachés à terre et repoussant sa femme et ses enfants, soit qu'il craignît d'être attendri par leurs adieux, soit que, comme esclave carthaginois il se trouva indigne des embrassements d'une matrone romaine. Il finit ses jours dans d'affreux supplices, si toutefois le silence de Polybe et de Diodore ne balance pas le récit des historiens latins. Régulus fut un exemple mémorable de ce que peuvent, sur une âme courageuse, la religion du serment et l'amour de la patrie.

(Chateaubriand)

UN TREMBLEMENT DE TERRE

Les tremblements de terre produisent les effets les plus désastreux ; ils changent souvent la surface d'un pays, de manière qu'il est difficile de le reconnaître. D'énormes crevasses semblent découvrir aux yeux des vivants l'empire des ombres ; ces

fentes exhalent des flammes bleuâtres et des vapeurs mortelles ; avec le temps elles donnent naissance à des vallées nouvelles. En d'autres endroits, les montagnes sont englouties ou renversées ! souvent détachées l'une de l'autre, elles glissent sur des terrains plus bas, et comme leur force d'impulsion redouble par chaque mouvement, ces rochers ambulants franchissent des vallons et des collines

L'humble cabane ou la tente légère devient l'asile des malheureux qui ont échappé à cette terrible catastrophe, mais tous ceux qui auraient pu survivre ne l'ont pas voulu. On voit un ami trop fidèle tenir embrassé le corps de son ami, et dans cette posture, attendre tranquillement la chute d'une muraille qui termine ses jours. A Messine, une mère trop sensible était déjà sauvée du danger ; pâle et à demi morte, elle était dans les bras de son époux qui avec beaucoup de peine l'avait rappelée à la vie. Elle jette autour d'elle un regard presque éteint ; elle cherche le plus jeune de ses enfants ; hélas ! elle l'aperçoit sur le balcon du palais qui déjà s'écroule. Elle veut s'élancer : son époux la retient ; mais l'amour maternel est le plus fort ; rien ne peut arrêter cette mère désolée ; elle monte l'escalier déjà à moitié détruit, elle traverse la fumée et la flamme ; les pierres détachées qui tombent autour d'elle semblent la respecter. Elle atteint le cher objet de toutes ses affections ; elle le prend dans ses bras ; au même instant, toutes les colonnades s'ébranlent, la terre s'entr'ouvre, le palais disparaît.

(Ἐκ τοῦ Précis de la Géographie Universelle)
(Malte - Brun)

UNE RUSE DE MICHEL — ANGE

Michel-Ange, un des plus grands artistes qu'ait produit l'Italie, avait remarqué, pendant les années qu'il avait séjourné à Rome, la jalousie qu'il avait inspirée à Raphaël et à d'autres artistes. Il sculpta donc en secret un Bacchus jouant avec un Satyre. Travail, temps, rien ne fut épargné pour que cet ouvrage fût digne de la grande réputation que lui avait valu son talent, mais il eut soin de cacher son nom à la base de la statue ; il en b'isa ensuite une main et après avoir noirci sa statue avec de la suie, il la fit enfouir dans un plant de vigne, où devaient être creusées les fondations d'une maison. Au bout d'un an, les ouvriers qu'on avait employés à cet ouvrage découvrirent la statue et la portèrent au pape. Tous les artistes donnèrent à l'envie des éloges à la beauté de cette œuvre, et soutinrent qu'elle remontait à une haute antiquité. Seul, Michel - Ange émit une opinion tout opposée, et critiqua ce prétendu chef d'œuvre. Cette question fit naître les plus chaleureuses discussions ; Raphaël soutenait que la statue était la perfection même et qu'on l'évaluerait difficilement ; qu'il serait seulement à souhaiter que la main ne manquât pas. Au même instant, Michel - Ange alla chercher la main qu'il avait conservée, découvrit son nom écrit à la base de la statue, et en fit ainsi connaître l'origine. Ses adversaires s'en allèrent, tous confus de s'être laissé prendre au piège que leur avait tendu l'adroit sculpteur.

LA MARSEILLAISE

C'était dans l'hiver de 1792. La disette régnait à Strasbourg, La maison de Dietrich était pauvre, la table frugale, mais hospital'ère pour Rouget de Lisle.

Le jeune officier s'y asseyait, le soir et le matin, comme un fils ou un frère de la famille.

Un jour qu'il n'y avait eu que du pain de munition et quelques tranches de jambon fumé sur la table, Dietrich regarda Rouget de Lisle avec une sérénité triste et lui dit : « L'abondance manque à nos festins ; mais qu'importe si l'enthousiasme ne manque pas à nos fêtes civiques, et le courage au cœur de nos soldats ? J'ai encore une dernière bouteille de vin dans mon cellier. Qu'on l'apporte, et buvons-la à la liberté et à la patrie ! Strasbourg doit avoir bientôt une cérémonie patriotique ; il faut que de Lisle puise dans ces dernières gouttes un de ces hymnes qui portent dans l'âme du peuple l'ivresse d'où ils ont jailli ! »

Les jeunes filles applaudirent, apportèrent le vin, remplirent les verres de Dietrich et du jeune officier jusqu'à ce que la liqueur fût épuisée. Il était tard. La nuit était froide. De Lisle était rêveur ; son cœur était ému, sa tête échauffée.

Le froid le saisit ; il rentra chancelant dans sa chambre solitaire, chercha lentement l'inspiration, tantôt dans les palpitations de son âme de citoyen, tantôt sur le clavier de son instrument d'artiste, composant tantôt l'air avant les paroles, tantôt les paroles avant l'air, et les associant tellement dans sa pensée qu'il ne pouvait savoir lui-même lequel de la note ou du vers était né le premier, et qu'il était impossible de séparer la poésie de la musique et le sentiment de l'expression. Il chantait tout et n'écrivait rien.

Accablé de cette inspiration sublime, il s'endormit, la tête sur son instrument, et ne se réveilla qu'au jour : Les chants de la nuit lui remontèrent avec peine de la mémoire, comme les impressions d'un rêve. Il les écrivit, les nota, et courut chez Dietrich. Il le trouva dans son jardin, bêchant de ses propres mains des laitues d'hiver. La femme du maire patriote n'était pas

encore levée. Dietrich l'éveilla; il appela quelques amis, tous passionnés comme lui pour la musique, et capables d'exécuter, la composition de Rouget de Lisle.

Une des jeunes filles les accompagnait, Rouget chanta. A la première strophe, les visages pâlirent; à la seconde les larmes coulèrent; aux dernières le délire de l'enthousiasme éclata, Dietrich, sa femme, le jeune officier, se jetèrent en pleurant dans les bras les uns des autres. L'hymne de la patrie était trouvé!

Le nouveau chant exécuté quelques jours après à Strasbourg, vola de ville en ville sur tous les orchestres populaires. Marseille l'adopta pour être chanté au commencement et à la fin des séances de ses clubs. Les Marseillais le répandirent en France, en le chantant sur leur route. De là lui vint le nom de Marseillaise.

(Ex τῆς Histoire des Girondins τοῦ Lamartine).

LES PYRAMIDES D'EGYPTE

L'époque de la construction de la plupart des pyramides n'est pas connue; mais celle de la grande est si évidente, qu'on n'eût jamais dû la contester. Hérodote l'attribue à Chéops, avec un détail des circonstances qui prouve que ses auteurs étaient bien instruits. Or, ce Chéops, dans sa liste la meilleure de toutes, se trouve le second roi après Protée, qui fut contemporain de la guerre de Troie; et il en résulte, par l'ordre des faits, que sa pyramide fut construite vers les années 140 et 160 de la fondation du temple de Salomon, c'est à dire 850 ans avant J. C.

La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énor-

mité de leurs masses les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. On commence à voir ces montagnes factices dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche ; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominant sur la tête qu'on croit être à leur pied ; enfin l'on y touche et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve. La hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers, sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, de respect.

(Ex τῶν Voyages en Syrie et en Egypte τοῦ Volney).

R O M E

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des hôtels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples ; des fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermitte qui garde

ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion.

(Chateaubriand)

MISSIONS DU PARAGUAY ; CONVERSION DES SAUVAGES

Tandis que le christianisme brillait au milieu des adorateurs de Fo-hi, que d'autres missionnaires l'annonçaient aux nobles japonais, ou le portaient à la cour des sultans, on le vit se glisser, pour ainsi dire, jusque dans les nids des forêts du Paraguay, afin d'appriivoiser ces nations indiennes, qui vivaient comme des oiseaux sur les branches des arbres

.
.

Arrivés à Buenos—Ayres, les missionnaires remontèrent le Rio de la Plata, et, entrant dans les eaux du Paraguay, se dispersèrent dans les bois. Les anciennes relations nous les représentent un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que leur confiance en Dieu. Elles nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans les terres marécageuses où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des roches escarpées et furetant dans les antrès et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces.

Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigue ; d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages. Le père

Lizardi fut trouvé percé de flèches sur un rocher ; son corps était à demi déchiré par les oiseaux de proie, et son bréviaire était ouvert auprès de lui à l'office des morts. Quand un missionnaire rencontrait ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressait de leur rendre les honneurs funèbres, et, plein d'une grande joie, il chantait un Te Deum solitaire sur le tombeau du martyr.

De pareilles scènes, renouvelées à chaque instant, étonnaient les hordes barbares. Quelquefois elles s'arrêtaient autour du prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et elles regardaient le ciel que l'apôtre leur montrait : quelquefois elles le fuyaient comme un enchanteur, et se sentaient saisies d'une frayeur étrange : le religieux les suivait en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ. S'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa croix dans un lieu découvert, et s'allait cacher dans le bois. Les sauvages s'approchaient alors peu à peu pour examiner l'étendard de paix élevé dans la solitude ; un aimant secret semblait les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire sortait tout à coup de son embuscade, et profitant de la surprise des barbares, les invitait à quitter une vie misérable, pour jouir des douceurs de la société.

* Quand les jésuites se furent attachés quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner les âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique ; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes ; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétaient les airs comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piège. Ils descen-

daient de leurs montagnes, accouraient au bord des fleuves, pour mieux écouter ces accents ; plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du sauvage : l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse ; il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue ; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix, et mêlait des torrents de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

(Chateaubriand)

L' A B E N A K I

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abenakis défit un détachement anglais ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient, la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui et se dispose à le percer d'une flèche ; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer. Ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais ; il en fit moins son esclave que son compagnon ; il lui apprit la langue des Abenakis, et le

arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais : quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts ; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

Voilà tes frères, lui dit-il ; les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute : je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canôt, un arc, des flèches, à surprendre l'original dans la forêt, à manier la hache et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ? tes mains étaient celles d'un enfant : elles ne savaient ni à te nourrir ni à te défendre ; ton âme était dans la nuit ; tu ne savais rien ; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous ?

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête, et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : As-tu un père ? — Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie.

— Oh ! qu'il est malheureux ! s'écrie le sauvage ; et, après un moment de silence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père ?

. . . Je ne le suis plus. J' ai vu mon fils tomber dans le combat ; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l' ai vengé . . . Oui, je l' ai vengé !

— Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu' il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et se tournant vers l' orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais : Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? — Oui, dit l' Anglais, j' ai du plaisir à regarder ce beau ciel. — Eh bien ! . . . je n' en ai plus, reprit le sauvage avec précipitation ; et il ajouta tout de suite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève et les fleurs du printemps.

(Saint - Lambert)

LE PARLEMENT GREC EN 1832

J' ai assisté ce matin à une séance du parlement grec. La salle est un hangar de bois ; les murs et les toits sont formés de planches de sapin mal jointes ; les députés sont assis sur des banquettes élevées autour d' une aire de sable ; ils parlent de leur place.

Nous nous asseyons pour les voir arriver sur un monceau de pierres à la porte de la salle. Ils viennent successivement à cheval accompagnés chacun d' une escorte plus ou moins nombreuse suivant l' importance du chef. Le député descend de cheval, et ses palikars, chargés d' armes superbes, vont se grouper à quelque distance dans la petite plaine qui entoure la salle. Cette plaine présente l' image d' un campement ou d' une caravane.

L' attitude des députés est martiale et fière ; ils parlent sans confusion, sans interruption d' un ton de voix ému, mais ferme,

mesuré et harmonieux. Ce ne sont plus ces figures féroces qui repoussent l'œil dans les rues de Nauplie ; ce sont des chefs d'un peuple héroïque qui tiennent encore à la main le fusil ou le sabre avec lequel ils viennent de combattre pour sa délivrance et délibèrent ensemble sur les moyens d'assurer le triomphe de leur liberté. Leur parlement est un conseil de guerre.

On ne peut rien imaginer de plus simple et à la fois de plus imposant que le spectacle de cette nation armée, délibérant ainsi sur les ruines de sa patrie, sous une voûte de planches élevée en plein champ, tandis que les soldats polissent leurs armes à la porte de ce sénat, et que les cheveux hennissent impatients de reprendre le sentier des montagnes. Il y a des têtes admirables de beauté, d'intelligence et d'héroïsme parmi ces chefs ; ce sont les montagnards. Les Grecs marchands des îles se reconnaissent aisément à des traits plus efféminés, et à l'expression astucieuse des physionomies. Le commerce et l'oisiveté de leurs villes ont enlevé la noblesse et la force à leurs visages, pour y imprimer l'empreinte de l'habileté vulgaire et de la ruse qui les caractérisent.

(Εκ τοῦ Voyage en Orient τοῦ Lamartine).

J E A N N E D' A R C

Ce fut une merveille pour les spectateurs, de voir la première fois Jeanne d'Arc dans son armure blanche et sur son beau cheval noir, au côté une petite hache et l'épée de Sainte-Catherine. Elle avait fait chercher cette épée derrière l'autel de Sainte-Catherine de Fierbois où on la trouva en effet. Elle portait à la main un étendard blanc fleurdelisé, sur lequel était Dieu avec le monde dans ses mains ; à droite et à gauche, deux anges qui tenaient chacun une fleur de lis. « Je ne veux pas, disait-elle, me

servir de mon épée pour tuer personne». Et elle ajoutait que, quoiqu'elle aimât son épée, elle aimait «quarante fois plus» son étendard.

(Michelet)

UN BEL EXEMPLE DE GÉNÉROSITÉ.—LES HABITANTS DE SOLEURE ET LE DUC LÉOPOLD

En 1318 la ville de Soleure, en Suisse, fut assiégée par l'armée du duc Léopold d'Autriche qui voulait enlever à la Suisse ses libertés.

Le duc avait placé son camp sous les murs de la ville ; la rivière partageait ce camp, en deux parties, que réunissait un pont. Pendant le siège, les eaux de la rivière furent tout d'un coup enflées par d'abondantes pluies. Le duc Léopold, pour empêcher le pont d'être entraîné par les eaux, le fit charger de pierres et ordonna à ses troupes de se tenir en masse sur le pont. Cependant la rivière grossissait toujours ; d'autres torrents descendus de la montagne viennent encore joindre leurs eaux à celles du fleuve ; on n'a pas le temps de prendre aucune précaution : déjà le pont s'ébranle.

Les soldats veulent prendre la fuite ; il n'est plus temps : un fracas se fait entendre, le pont est renversé avec tous les soldats qui s'y trouvaient. Les uns, s'embarrassant dans leurs armes, ne peuvent nager et périssent ; les autres, en tombant, sont fracassés par les pierres ; d'autres sont entraînés par le tourbillon. Les cris de détresse se mêlent au bruit des vagues.

Cependant les habitants de Soleure, du haut de leurs murs, assistaient à cet affreux spectacle. En apercevant la catastrophe causée par l'imprudencé du duc Léopold, la compassion leur fit oublier leur ressentiment. Ils ne voient plus dans leurs ennemis que de frères en danger ; ils ouvrent les portes de la ville, ils

volent avec des bateaux à leur secours, au péril de leur vie. Ces hardis montagnards bravent l'inondation, recueillent tous ceux qu'ils peuvent saisir, les emmènent dans la ville, les réchauffent, les rappellent à la vie, leur donnent des aliments. Puis, une fois remis, loin de les garder prisonniers, ils les renvoient au camp. Quelques jours après, on vit le duc à cheval, ayant avec lui trente nobles cavaliers, se présenter aux portes de la ville et demander d'être reçu dans Soleure. Le duc portait une bannière. On lui ouvre les portes, on l'introduit, on se rassemble autour de lui.

— Généreux habitants de Soleure, dit-il, en échange de vos bons services, recevez cette bannière : votre générosité a triomphé de notre haine. En venant au secours de mes soldats, vous avez remporté sur eux la plus belle des victoires. Gardez les libertés qui vous sont chères et dont vous faites un si noble usage : je viens vous proposer la paix.

(M. Guyau).

POÉSIE

LA MARSEILLAISE

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger vos fils, vos compagnes !
Aux armes, citoyens !
Formez vos bataillons :
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres des rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ?
Français ! pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !...
Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons :
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers ?
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers !
Grand Dieu ! par des mains enchaînées

Nos fronts sous le joug se ploiraient :
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées ! . . .
Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons :
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

.....
.....
.....

Amour sacré de la Patrie,
Conduis soutiens nos bras vengeurs.
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux, que la Victoire
Accoure à tes mâles accents :
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !
Aux armes citoyens ! Formez vos bataillons :
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons.
(Rouget de Lisle).

ΕΡΜΗΝΕΥΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

La Grèce

Σελίς 3. — Entrecoupé διατεμνόμενον. — tout atteste τὸ πᾶν μαρτυρεῖ. — par les écueils continus διὰ τῶν συνεχῶν σκοπέλων. — qui croissent αἴτινες φύονται. — du continent ἐκ τῆς ἠπείρου. — Les golfes οἱ κόλποι. — les coquillages de mer τὰ κογχίλια τῆς θαλάσσης. — la fameuse vallée de Tempé τὴν περίφημον κοιλάδα τῶν Τεμπῶν. — d'une ancienne inondation ἀρχαίου κατακλυσμοῦ, πλημμύρας. — les déluges οἱ κατακλυσμοί. — d'Ogygès et de Deucalion τοῦ Ὀγυγῶς καὶ τοῦ Δευκαλίωνος. (ὁ Ὀγυγῶς ἦτο βασιλεὺς τῶν ἀρχαιοτάτων καὶ ἀγρίων λαῶν τῆς Ἀττικῆς μετοικήσας ἐκ Βοιωτίας. Ἐπὶ τῆς βασιλείας του συνέβη ὁ ἀπ' αὐτοῦ παρωνυμούμενος κατακλυσμὸς ἐν τῇ Ἀττικῇ Ὁ δὲ Δευκαλίων ἦτο βασιλεὺς τῆς Θεσσαλίας, υἱὸς τοῦ Προμηθέως. Διασωθεῖς, κατὰ τὴν μυθολογίαν ἐντὸς λάρνακος ἀπὸ τὸν ἐπ' αὐτοῦ συμβάντα κατακλυσμὸν τῆς Θεσσαλίας, παρήγαγεν ἔπειτα τὸ ἀνθρώπινον γένος, μεταμορφωθέντων εἰς ἀνθρώπους τῶν ὑπ' αὐτοῦ ῥιφθέντων λίθων. — les replongèrent τοὺς ἐπαβεθύσαν. — étaient florissantes ἤμαζον.

L'Histoire Grecque

Σελίς 3. — plus féconde en péripéties μᾶλλον γόνιμον εἰς περιπετείας. — dans cette terre privilégiée ἐν τῇ προνομίῳ ταύτη χώρα. — pas un vallon, pas une montagne qui ne redise δὲν ὑπάρχει φάραγξ, ὄρος ὅπερ νὰ μὴ ἐπαναλαμβάνη. — quelle contrée se glorifiera jamais ποῖα χώρα θὰ καυχηθῆ ποτέ. — par un fléau de Dieu ὑπὸ μάστιγος τοῦ Θεοῦ (οὕτω ἐκαλοῦντο οἱ ἀρχηγοὶ τῶν βαρ-

βαρικῶν ὀρδῶν, ἰδιαιτέρως δὲ ὁ Ἀτίλας ἀρχηγὸς τῶν Οὔνων, λόγῳ τῆς φοικιτῆς ἐρημώσεως καὶ καταστροφῆς ἦν ἐπήνεγκεν εἰς τὰς χώρας αὐτῆς κατέλαβεν).—et les a policées καὶ τὰς ἐξεπολίτισεν.—qu' ont exercé ἦν ἤσκησαν.—tout ce que l' imagination s' est figurée πᾶν ὄπερ ἡ φαντασία διανοήθη.—leurs institutions si variées αἱ θεσμοθεσίαι τῶν αὐτῶν τόσοι ποικίλαι.—se sont ressemblées pourtant par ὁμοίασαν ἐν τούτοις πρὸς ἀλλήλας διὰ (δηλ. καίτοι οἱ θεομοὶ καὶ τὰ ἥθη ἐκάστης πόλεως ἦσαν διάφοροι, ἐν τούτοις ἐπετύγχανον ἓνα κοινὸν σκοπὸν, ὃν ἀναφέρει κατωτέρω ὁ συγγραφεύς).—le plus libre développement τὴν μᾶλλον ἐλευθέραν ἀνάπτυξιν.

Mort d' Épaminondas

Σελίς 4.—Épaminondas περίφημος στρατηγὸς τῶν Θηβαίων, νικητῆς τῶν ἐν Λεύκτροις καὶ Μαντινείᾳ μαχῶν.—et (après avoir) fait mordre la poussière à une foule de guerriers καὶ ἀφοῦ ἐφόρευσε πλῆθος πολεμιστῶν. (ἡ ἀνωτέρω ἔκφρασις ἀπαντᾶται καὶ παρ' Ὀμήρῳ: ὁδὰξ ἔλον ἄσπετον οὐδὰς)—d' un javelot δι' ἀκοντίου.—aussi sanglante τόσοσι αἱματηρὰν (le sang=τὸ αἷμα).—dans sa tente ἐν τῇ σκηνῇ του.(κάμε διάκρισιν τῆς λέξεως tente σκηνῇ ἀπὸ τῆς tante=θεία).—le carnage τὴν σφαγὴν.—et suspendit la fureur καὶ ἀνεχαίτισε τὴν μανίαν.—dans l'inaction ἐν τῇ ἀδρανεΐᾳ.—on sonna la retraite ἐσημαναν τὸ ἀνακλητικὸν σάλπισμα.—et on dressa un trophée καὶ ἔστησαν τρόπαιον—fondaient en larmes ἔχυνον ἀφθονὰ δάκρυα.—qu'il expirerait ὅτι ἤθελεν ἐκπνεύσει.—de la plaie ἀπὸ τῆς πληγῆς.—il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l' ennemi ἐφοβήθη μήπως ἡ ἀσπίς του εἶχε πέσει εἰς χεῖρας τοῦ ἐχθροῦ. (ἡ μετὰ τὸ ρῆμα craindre τεθειμένη ὑποτακτικὴ μετὰ τοῦ ἀρνητικοῦ ne ἄνευ τοῦ pas σημαίνει ὅτι δὲν εἶναι ἐπιθυμητὴ ἡ ἐκτέλεσις τῆς ἐν τῇ ἔξηρημένῃ προτάσει ἐκφραζομένης πράξεως.—sur le sort ἐπὶ τῆς

Lawrette Stavros
Le 16 Mai 1930

— 57 —

τύχης, τῆς ἐκβάσεως. — J'avaient gagnée τὴν εἶχον κερδίσει. — J'ai assez vécu ἀρκετὰ ἔζησα. (vécu εἶναι παθητικὴ μετοχὴ τοῦ ῥήματος vivre = ζῆν). — persuadez donc aux Thébains πείσατε λοιπὸν τοὺς Θηβαίους (la persuasion = ἡ πειθώ, persuasif = πειστικός). — dans l'égarément ἐν τῇ παραφορᾷ — en expirant ἐκπνέων. —

Origine de l' alphabet grec

Σελίς 5. — épars διεσκορπισμένοι — très stérile λίαν ἄγονον (τὸ ἀντίθετον fertile = γόνιμος). — surprenant ἐκπληκτικὸν (la surprise = ἡ ἐκπληξις, surpris = ἐκπεπληγμένος). — navigateurs θαλασσοπόροι (la navigation = θαλασσοπορεία, naviguer = πλέειν, ἐκ τοῦ λατιν. navis = ναῦς) — adoptèrent ἀπεδέχθησαν. — incontestable ἀναμφισβήτητον (contester = ἀμφισβητεῖν). — exploitèrent ἐξεμεταλλεύθησαν. — les mines d'argent τὰ μεταλλεῖα ἀργύρου. — précepteurs διδάσκαλοι.

Persistence de Diogène

Σελίς 6 — persistence ἐπιμονή. — Diogène ὁ Διογένης ὁ ἐπικαλούμενος κυνικός; φιλόσοφος ἐκ Σινώπης, σύγχρονος τοῦ Μεγάλου Ἀλεξάνδρου. Ἐφυγεν ἐκ τῆς πατρίδος του καὶ ἐλθὼν εἰς τὴν Ἑλλάδα, ἔζησε πενήτηντα ἔτη, καταγελῶν, κατὰ μίμησιν τοῦ Ἀντισθένης, τὴν ματαιότητα τῶν ἀνθρωπίνων, — Antisthène ὁ Ἀντισθένης ὁ Ἀθηναῖος, ὑπῆρξε μαθητὴς τοῦ Γοργίου καὶ τοῦ Σωκράτους, γενόμενος ἰδρυτὴς τῆς αἵρέσεως τῶν Κυνικῶν καλουμένων φιλοσόφων. — en bien que καὶ μολοντί. — et le rabrouât καὶ τὸν ἀπέτεμψεν. — néanmoms οὐχ ἦττον. — mais sache ἀλλὰ γνώριζε (sache εἶναι προτακτικὴ τοῦ ῥήματος savoir = γνωρίζειν). — que tant que tu parleras ὅτι ἐφ' ὅσον θὰ ὁμιλῆς. — qu'il me puisse chasser ὥστε νὰ δυνηθῆ νὰ μὲ διώξῃ — et telle qu'il convenait καὶ τοιαύτης οἷα ἦρμοζεν.

Les Dieux Olympiens

Σελίς 6.—et ne buvaient point de vin και δὲν ἔπινον οὐδόλως οἶνον. (boire=πίναιν, la boisson=τὸ ποτό).—ils se faisaient servir l'ambrosie παρήγγελλον νὰ τοὺς παραθέωσιν (ἐν τῇ τραπέζῃ) τὴν ἀμβροσίαν.—et s'enivraient de nectar και ἔμεθύσκοντο διὰ νέκταρος (ἡ ἀμβροσία ἦτο ἡ τροφή, και τὸ νέκταρ τὸ ποτὸν τῶν Ὀλυμπίων Θεῶν κατὰ τὴν Ἑλληνικὴν Μυθολογίαν). — par dessus tout ὑπὲρ πάντα (ὑπὲρ πᾶν ἄλλο),-les sacrificateurs οἱ θύται, οἱ ἱερουργοῦντες δηλ. τὰς θυσίας.—sur les autels ἐπὶ τῶν βωμῶν. (κάμε διάκρισιν τῆς λέξεως ταύτης ἀπὸ τῆς hôtel ξενοδογεῖον).—le laboureur=ὁ γεωργός.—le berger une brebis ὁ βοσκὸς (τοῖς προσέφερον) ἀμνάδα.—le chevrier ὁ αἰγοβοσκός (la chèvre=ἡ αἶξ, le chevreau=τὸ ἔρφιον, τὸ κατσιάκι).—le pauvre se rendait le dieu favorable ὁ πτωχὸς προσεκτᾶτο τὴν εὐνοίαν τοῦ Θεοῦ (καθίστα τὸν Θεὸν εὖνον πρὸς ἑαυτόν).—les sculpteurs γλύπται.—Jupiter τὸν Δία.—Neptune τὸν Ποσειδῶνα.—Minerve τὴν Ἀθηνᾶν. — aux yeux glauques με ὀφθαλμοὺς γλαυκοὺς (γλ. κυκῶπις).—coiffée d'un casque ἔχουσαν κεκαλυμμένην τὴν κεφαλὴν διὰ κράνους.—Junon τὴν Ἥραν.—avec des bras blancs με λευκοὺς βραχίονας (λευκόλενος). — exerçait un art utile ἔσκει τέχνην ὠφέλιμον.—devin μάντις (deviner=μαντεύειν).—Esculape ὁ Ἀσκληπιός.—Mercure ὁ Ἑρμοῦς.—recueillient les marins περισυνέλεγον τοὺς ναυτικούς.

L' orateur Démosthène

Σελίς 7. Demosthène ὁ Δημοσθένης, ὁ περίφημος ῥήτωρ Ἀθηναῖος, γεννηθεὶς τῷ 385 π. Χ. Οὗτος ἠγωνίσθη, δι' ὅλου τοῦ πολιτικοῦ του βίου, κατὰ τῆς πολιτικῆς τῶν βασιλέων τῆς Μακεδονίας, οἵτινες

ἤθελον νὰ ὑπαγάγῃσιν τὴν Ἑλλάδα ὑπὸ τὸ σκῆπτρόν των.— l'application de l'orateur D. à l'étude ἢ ἐπίδοσις τοῦ ρήτορος Δ. εἰς τὴν σπουδὴν.— souterrain ὑπόγειον.— se faisant raser exprès la moitié de la tête ξυρίζων ἐξεπίτηδες τὸ ἥμισυ τῆς κεφαλῆς του.— pour se mettre hors d'état de sortir ἵνα μὴ εἶναι εἰς κατάστασιν νὰ ἐξέλθῃ.— il composait ces harangues admirables συνέθετε τὰς θαυμασίας ἐκεῖνας δημηγορίας.— avec trop de soin μετὰ πολλῆς ἐπιμελείας.— repliquait—il ἀνταπήντα.— tant de peines τόσους μόχθους.

Les disciples de Pythagore

Σελὶς 8. — de très grand matin λίαν ἔναρῖς (λίαν πρωί). — la veille τὴν προτερίαν.— et chantaient des cantiques sacrés jusqu'au moment où le soleil se montrait à l'horizon καὶ ἔψαλλον ἱεροῦς ὕμνους μέχρι τῆς στιγμῆς καθ' ἣν ὁ ἥλιος ἐπεφαίνετο εἰς τὸν ὄριζοντα.— dans des bosquets riants εἰς γελόεντα δασύλλια.— qu'est-ce que l'univers? τί εἶναι τὸ σύμπαν;— ces définitions sublimes οἱ ὑψηλοί, οἱ ὑπέροχοι οὗτοι ὀρισμοί.— et élevaient les esprits καὶ ἐξύψωνον τὰς διανοίας.— et discutaient entre eux καὶ συνεζήτουν μεταξὺ των.

Vue de Constantinople

Σελὶς 8.— est une des premières cités l'univers εἶναι μία τῶν πρώτων πόλεων τοῦ σύμπαντος.— quand on vogue ὅταν πλέῃ τις.— la Corne d'Or ὁ Κεράτιος κόλπος.— changer l'aspect de l'immense panorama νὰ ἀλλάσῃ ἢ θέα τοῦ ἀπεράντου πανοράματος.— les vastes dômes des mosquées οἱ ἀπέραντοι, οἱ ὑπερμεγέθεις θόλοι τζαμιών.— tout brodés de balcons διαπεποικιλμένοι δι' ἐξωστῶν.— s'élèvent en amphithéâtre ὑψοῦνται ἀμφιθεατρικῶς.— d'autres tours entrevues à travers les cordages et les mâts pavoisés ἄλλοι πύργοι μόλις δια-

κρινόμενοι διὰ μέσου τῶν προτόνων καὶ τῶν σημαιοστολίσιων ἰστών.
— que couronnent les maisons ὃν ἐπιστέφουσιν αἱ οἰκίαι.—au nord
des maison de plaisance πρὸς βορρᾶν οἰκίαι ἑαρινῆς διαμονῆς (τέρ-
ψεως):—s'avance en un promontoire προχωρεῖ, προεξέχει ἐν εἴδει
ἀκρωτηρίου.

L' amour de la patrie

Σελὶς 9. — Après la prise d'Athènes μετὰ τὴν κατάληψιν τῶν
'Αθηνῶν (ἐπισυμβᾶσαν ἐν ἔτει 146).—et la population (fut) réduite
à l'esclavage καὶ ὁ πληθυσμὸς ἐξηνδραποδίσθη —et les dépouilles
résultant du pillage καὶ τὰ λάφυρα τὰ προσερχόμενα ἐκ τῆς λεηλα-
σίας.—de repartir νὰ διανείμῃ.—s'ils avaient reçu quelque instru-
ction ἐὰν εἶχον τύχη παιδείας τινός.—qu'on fît écrire à chaque en-
fant νὰ ὑποχρεώσουν ἕκαστον παιδίον νὰ γράψῃ.— sur sa tablette
ἐπὶ τῆς πινακίδος του.—«heureux, trois fois heureux εὐτυχίς, τρι-
σευτυχίς.—il n'a pas vu le deuil de la patrie δὲν εἶδε τὸ πένθος
(τὰς δυστυχίας) τῆς πατρίδος.—ému συγκινημένος (παθητ. μετοχὴ
τοῦ ῥήματος é mouvoir=συγκινεῖν).—le visage à la fois triste et fier
μὲ τὸ πρόσωπον τεθλιμμένον ἅμα καὶ υπερήφανον —après l'avoir un
moment regardé en silence ἀφοῦ τὸ παρατήρησεν ἐν σιωπῇ ἐπὶ
τινα στιγμῇ.—même quand elle est détruite καὶ ὅταν ἀκόμη ἔχει
καταστραφῇ.

Le petit paysan Lorrain

Σελὶς 9. Lorrain κάτοικος τῆς Λωρραίνης (ἐπαρχίας γαλλικῆς κει-
μένης πρὸς τὸ ἀνατολικὸν μέρος τῆς Γαλλίας, ἦν ἀφῆρσαν ἐν ἔτει
1870 οἱ Γερμανοὶ καὶ ἤτις ἀνεκτίθη ὑπὸ τῶν Γάλλων κατὰ τὸν πρό-
τινος λήξαντα κοσμοϊστορικὸν πόλεμον).—envahissaient la France
εἰσέβαλον, κατέκλυζον τὴν Γαλλίαν.—des uhlands prussiens πρῶσοι
οὐλάνοι (ἱππεῖς γερμανοὶ φέροντες λόγχην).—Lunéville πόλις τῆς

Γαλλίας ἔχουσα πληθυσμὸν περὶ τὰς 25,000 κατοίκων.—Nancy πρωτεύουσα τῆς Λωρραίνης ἄλλοτε, ἀπέχουσα 350 χιλιόμετρα ἀπὸ τῶν Πορισιῶν καὶ ἔλουσα πληθυσμὸν περὶ τὰς 111,000 κατοίκων.— des fagots δεμάτια. — sauta à bas de son cheval ἐπήδησε κάτω τοῦ ἵππου του.—l'air fier et méchant μὲ τὴν ὄψιν ἀγέρωχον καὶ καεν-τραχηλῆ, πονηράν.—dont voilà le clocher là-bas? τοῦ ὁποίου ἰδοὺ ἔκει κάτω τὸ κωδωνοστάσιον,—ne l'avait pas lâché δὲν τὸν εἶχεν ἀφήσῃ. Hermann (ἦτο τὸ ὄνομα τοῦ γερμανοῦ οὐλάνου)—pour lui rafraîchir la mémoire διὰ νὰ τοῦ ἀνακαινίσῃς τὴν μνήμην (δηλ. νὰ τὸν βοηθήσῃς νὰ ἐνθυμηθῇ). — petit gueux μικρὸ ζητιᾶνε.—avec le bois de sa lance διὰ τοῦ ξύλου τῆς λόγχης (ἡ λόγχη ἀπορρίζεται ἐκ ξυλίνης δοκοῦ φερούσης εἰς τὸ ἄκρον αἰχμὴν).—au risque de lui briser les reins μὲ κίνδυνον νὰ τοῦ θραύσῃ τὴν ὄσφιν (νὰ τὸ κοπομεσιάσῃ)—où mène ce chemin? ποῦ φέρει οὗτος ὁ δρόμος;—on fit semblant de vouloir le prendre ὑπεκρίθησαν ὅτι ἤθελον νὰ τὸ κρεμάσωσιν.—son courage finit par laisser les prussiens τὸ θάρρος του ἐκοίρα-σεν ἐπὶ τέλους τοῦ; Πρώσους (las=κεκμηκός, lassitude=ἡ κόπωση).

Les chevaux arabes

Σελὶς 11.—les écuries de Damas τοὺς σταύλους τῆς Δαμασκοῦ (Δαμασκός, πόλις τῆς Συρίας ἔχουσα 140.000 κατοίκων, ἄλλοτε καθέδρα τῶν ὀμειᾶδῶν χαλιφῶν). — quand on le transplante ὅταν τὸ μετοικίζωσιν. — secouant sa longue crinière noire τινάσσοντα τὴν μακρὰν μέλαιναν χαίτην του.—et balayant ses flancs καὶ καθαίροντα τοὺς λαγῶνάς του. (le balai=τὸ σάρωθρον, balayer=σαρῶνειν)—avec le fouet tournant de sa queue διὰ τοῦ περιστροφικοῦ μαστιγίου τῆς οὐρᾶς του.—avec le henné διὰ τῆς κάνθης (φυτοῦ ἔχοντος χρωστικὴν ἰδιότητα). — et la transparence de la physionomie καὶ ἡ διαύγεια τῆς φυσιογνωμίας. — se peignent ζωγραφίζονται, ἀποιτυπῶνται (se

peindre==ζωγραφίζεσθαι, le peintre == ὁ ζωγράφος, la peinture==ἡ ζωγραφική).—et dans le mouvement convulsif de leurs naseaux
 καὶ ἐν τῇ σπασμωδικῇ κινήσει τῶν μυκτήρων τῶν.
 plusieurs juments πολλάς φορβάδας. — priastre
 (νόμισμα ἀργυροῦν ἔχον διάφορον ἐν ἐκάστη γῶνι ἀξίαν).—à se dé-
 faire νὰ πωλήση.

Bélisaire

Σελίς 12.—Bélisaire ὁ Βελισάριος (ἐνδοξος στρατηγὸς τοῦ αὐτο-
 κρατορος Ἰουστινιανοῦ. Κατὰ τινὰ παράδοσιν, γενόμενος ὑποπτος ὅτι
 ἐπωφθαλμία τὸν θρόνον, εἶδε τὴν περιουσίαν του δημοιομένην καὶ
 ἀκολούθως ὑπέστη ἐξόρουξιν τῶν ὀφθαλμῶν. Ἐπὶ τῆς παραδόσεως
 ταύτης, ὑπὲρ ἧς ἐν τούτοις οὐδεμία ἀπόλυτως ὑπάρχει ἀπόδειξις, ἐβασί-
 σθη ὁ συγγραφεὺς πρὸς σύνθεσιν τοῦ ἔργου τούτου).—en mendiant
 ἐπαϊτῶν.—de le nommer γὰ τὸν καλῆ διὰ τοῦ ὀνόματός του.—suffi-
 sait pour intéresser ἤρκει ἵνα κινή τὸ ἐνδιαφέρον.—le port ἡ στάσις,
 τὸ σχῆμα (ἡ κορμοστασιά). — fixèrent son attention προσήλωσαν.
 ἐφείλκυσαν τὴν προσοχὴν του.—émut le cœur συνεκίνησε τὴν καρ-
 διάν (émouvoir==συγκινεῖν).—un brave homme ἕνα ἀγαθὸν ἄνθρω-
 πον. (τὸ ἐπίθετον brave δὴαν μὲν προσηγῆται τοῦ οὐσιαστικοῦ σημαίνει
 ἀγαθός, τίμιος, ὅταν δὲ ἔπεται σημαίνει ἀνδρεῖος π. γ. un homme
 brave = ἀνδρεῖος ἀνὴρ). — n'avez pas honte μὴ αἰσχύνεσθε.—en
 attendant ἐν τῷ μεταξὺ (ἐπιρρηματ. ἔκφρασις). — quelle droi-
 ture! ὁποία εὐθύτης, χρηστότης ψυχῆς! ὑπονοεῖται d' âme),—quelle
 élévation (d'âme) ὁποία ὑψηλοφροσύνη! — il serait bien touché
 θὰ συνεκινεῖτο λίαν. — c'est le génie tutélaire et vengeur de son
 empire (οὗτος) εἶναι τὸ προστατευτικὸν καὶ ἐκδικητικὸν πνεῦμα τῆς
 αὐτοκρατορίας του (τιμητικώτατα χαρακτηρίζει ὁ ἀγρότης τὸν Βελισά-
 ριον).—B.ne douta point que son hôte ne fût
 ὁ Β. δὲν ἀμφέβαλε ποσῶς ὅτι ὁ φιλοξενῶν αὐτὸν ἦτο

—le satisfit pleinement τὸν ἱκανοποίησε πλήρως (satisfaire=ἱκανοποιεῖν, la satisfasction=ἡ ἱκανοποίησις, satisfaisant = ἱκανοποιητικός).—à m'en plaindre νὰ παραπονοῦμαι ἐκ τούτου.—à compatir νὰ συμπάθῳ, νὰ συμπάσχω.—il a tenu parole ἐτήρησε τὸν λόγον του.—il m'a offert des dignités μοὶ προσέφερεν ἀξιώματα.—il n'y a de dédommagement que . . . δὲν ὑπάρχει παρηγορία, παραμυθία εἰμή . . . —inouis ἀνήκουστα (ouïr=ἀκούειν, l'ouïe=ἡ ἀκοή)
 —famine ὁ λιμός —et prêt à dévorer ses enfants καὶ ἔτοιμον νὰ καταβροχθίσῃ τὰ τέκνα του. — vigilance ἀγρυπνος προσοχή. — ne cessait de me conjurer δὲν ἔπαυε νὰ μὲ ἐξορκίζῃ.— il ne s'est pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui δὲν παρήλθεν ἡμέρα χωρὶς νὰ κάμω εὐχὰς ὑπὲρ αὐτοῦ. — comme un jeu du sort ὡς παίγμιον τύχης.—voluptueux φιλήδονος, ἀβροδίατος—οὐ je nageais dans les délices ἔνθα ἔπλεον εἰς πέλαγος ἡδονῶν. — et de la mollesse καὶ τῆς μαλθακότητος. (mou—molle = μαλθακός, ἡ),—οὐ couché sur la paille je vivais d'orge grossièrement pilé ἔνθα κατακλιόμενος ἐπὶ τοῦ ἀχύρου ἔζων μὲ κριθὴν χονδροκοπανισμένην.
 —un présent inestimable δῶρον ἀνεκτίμητον.—vous m'avouerez θὰ μοὶ ὁμολογήσητε. — au dessus des caprices ὑπεράνω τῶν ἰδιοτροπιῶν.—alla se livrer au sommeil ἐπῆγε νὰ παραδοθῇ εἰς τὸν ὕπνον, νὰ κοιμηθῇ. — Dès le point du jour ἄμα τῇ χαραυγῇ. — prêt à se remettre en voyage ἔτοιμος νὰ ἐπαναλαβῇ τὸ ταξιδιδίον του.—n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous δὲν θὰ λησμονήσῃ ποτὲ τὴν ὑποδοχὴν ἧς ἔτυχε παρ' ὑμῶν. — éperdu et hors de lui-même ἐκστατικὸς καὶ ἐκτὸς ἑαυτοῦ. — de douleur et d'effroi ὀδύνης καὶ φρίκης.—et quels sont les monstres? . . . καὶ ποῖα εἶναι τὰ τέρατα; . . . —les envieux οἱ φθονεροί.—ils m'ont accusé d'aspirer au trône μὲ κατηγορήσαν ὅτι ἐπωφθαλμίων τὸν θρόνον (accusateur=ὁ κατήγορος, l'accusation=ἡ κατηγορία).—il a fallu céder au peuple ἐδέησε νὰ ὑποχωρήσωσι πρὸ (τῆς θελήσεως) τοῦ λαοῦ (falloir = δεῖ, πρέπει, εἶναι ρῆμα ἀπρόσωπον, impersonnel,

ἀπαντώμενον μόνον εἰς τὸ τρίτον ἔκτον πρόσωπον.) — qui déshonorent sa vieillesse οὔτω ες προσάπτουσιν ὄνειδος εἰς τὰ γηρατεῖα του. (l'honneur = τιμή, honorer = τιμᾶν, honorable = ἔντιμος, ἀξιότιμος, honoraire = ἐπίτιμος π. χ. président honoraire = ἐπίτιμος πρόεδρος, honorifique = τιμητικός, le déshonneur = ἡ ἀτιμία, déshonorer = ἀτιμάζειν, προσάπτειν ὄνειδος). — qu'il avait lui-même prononcé l'arrêt ὅτι εἶχεν αὐτὸς ὁ ἴδιος ἐκφέρη τὴν ἀπόφ. σιν. — c'en est fait τετέλεστα — et ne pouvait se détacher de lui και δὲν ἠδύνατο νὰ ἀποσπασθῆ ἀπ' αὐτοῦ. — qui peut donc se fier à toi? τίς δύναται λοιπὸν νὰ ἐμπιστευθῆ εἰς σέ; (ἡ φυσικὴ ἀπάντησις εἰς τὴν ἐρώτησιν ταύτην εἶναι βεβαίως: οὐδεὶς). — pour le coup δι' αὐτὴν τὴν φοράν. — reprit sa bêche ἀνέλαβε τὴν σκαπάνην του.

Le corridor de la tentation

Σελὶς 16. — Le corridor de la tentation ὁ δ. ἀδρόμος τοῦ πειρασμοῦ. — c'était à qui pillerait ses trésors ἠμιλλῶντο τίς νὰ λεηλατήσῃ τοὺς θησαυροὺς του. — le receveur général ὁ γενικὸς εἰσπράκτωρ. — la mode établie τὴν καθιερωκυῖαν συνήθειαν. — aux administrateurs εἰς τοὺς διαχειριστάς. — confia sa peine ἐνεπιστεύθη τὴν θλίψιν, τὴν στενοχωρίαν του (confier = ἐμπιστεῦσθαι, la confiance = ἡ ἐμπιστοσύνη). — je sais une façon infallible γνωρίζω ἓνα τρόπον ἀλάθητον. — qui ait les mains nettes ὅστις νὰ ἔχη τὰς χεῖρας καθαρὰς (δηλ. νὰ μὴ κλέπτῃ). — comment il fallait s'y prendre πῶς ἔπρεπε νὰ ἐνεργήσῃ ἐπὶ τοῦ προκειμένου. — voilà une plaisante façon ἰδοὺ ἀστεῖος τρόπος (plaisanter = ἀστεῖεῦσθαι, la plaisanterie = ἡ ἀστεϊότης). — un entrechat ὄρχησιν σύντονον. — le plus intègre ὁ μᾶλλον ἀδιάφθορος. — indubitablement ἀναμφιβόλως. — Les financiers τοὺς διαχειριστάς χρημάτων. — la chose la plus aisée τὸ πρᾶγμα τὸ πλέον εὐκόλον. — que si on le lui avait donné pour un miracle ἢ (ὅσον δηλ. θὰ ἐξεπλήσ-

σεται) ἐὰν τοῦ τὸ εἶχον παραστήσει ὡς θαῦμα.—le jour même τὴν ἰδίαν ἡμέραν, αὐθημερόν, — du haut receveur des deniers τοῦ ὑπάτου εἰπράκτορος τῶν χρημάτων.—eussent à se rendre ὄφειλον νὰ μεταβῶσιν.—de soie ἐκ μετάξης.—le roi, qui avait le mot ὀ βασιλεὺς ὅστις ἦτο μέτοχος τῶν ἀποφασισθέντων, τῶν σχεδίων.—avait étalé εἶχεν ἐκθέσει.—les reins courbés τὰς ὀσφύας κεκυρτωμένας.—Quels fripons! Ὅποιοι πανοῦργοι! δόλιοι!—formait des pas ἔκαμε βηματισμοὺς (le pas = τὸ βῆμα). — le jaret ferme μὲ τὴν ἰγνύαν σταθεράν.—ses poches τὰ θυλάκιά του.—filous κλέπται.

Histoire d'Alibée, Persan.

Σελίς 18.—dans un âge plus mûr εἰς ἡλικίαν μᾶλλον ὄριμον. (mûr=ὄριμος, le mur=ὁ τοῖχος, la mûre=τὸ μῶρον, καρπὸς τῆς μωρέας).—il se ressouvint ἐνεθυμήθη ἐκ νέου.—et souvent il la regrettait καὶ συχνὰ τὴν ἀνεπόλει μετὰ πόνου.—m'a tout ôté μοι ἀφῆρσε τὸ πᾶν.—il s'attendrit κατελήφθη ὑπὸ συμπαθείας.—quelque bien εὐεργεσίαν τινά. (κάμε διάκρισιν τοῦ ἐπιρ. bien=καλῶς, ἀπὸ τοῦ οὐσιαστικοῦ le bien=τὸ καλόν, τὸ ἀγαθόν).—la vie champêtre τὴν ἀγροτικὴν ζωὴν.—succéda à ce prince διεδέχθη τὸν ἡγεμόνα τοῦτον.—et pleins d'artifices καὶ ἄκρως δολοπλόκοι, πανοῦργοι.—de le prévenir contre Alibée νὰ τὸν προκαταλάβωσι, προδιαθέσωσι ἐναντίον τοῦ Ἄλ.—du feu roi τοῦ μακαρίτου βασιλέως.—et a détourné καὶ ὑπεξήρσεν—dont il était dépositaire ὧν ἦτο θεματοφύλαξ—crédule εὐπιστος.—et sans précaution καὶ ἄνευ φρονήσεως.—il eut la vanité ἔσχε τὴν κενοδοξίαν.—réformer ὅτι μετερρῦμιζεν.—de déposséder Alibée de sa charge νὰ ἀποβάλλῃ τὸν Ἄλ. ἀπὸ τοῦ ἀξιώματός του.—un cimeterre ἕνα ἀκινάκη (σπάθην περσικὴν).—avant que la charge eût été donnée à Alibée πρὶν ἢ δοθῇ τὸ ἀξίωμα εἰς τὸν Ἄλ.—un inventaire exact ἀκριβῆ κατα-

γραφὴν.—au bout de quinze jours μετὰ παρέλευσιν δεκαπέντε ἡμερῶν.—tout ce qu'il avait en garde πᾶν ὅτι εἶχεν ὑπὸ φύλαξιν (la garde = φύλαξις, ἡ φρουρά, le garde=ὁ φύλαξ, ὁ φρουρός, garder = φυλάσσειν, φρουρεῖν).—bien rangé καλῶς τακτοποιημένον.—était presque revenu en faveur d'Alibée εἶχε σχεδὸν ἀλλάξῃ γνώμην ὑπὲρ τοῦ 'Αλ.—très somptueux λίαν πολυτελῶν.—serrures κλειθρα (κ. κλειδαριαῖς).—toutes les choses précieuses qu'il vous a derobées πάντα τὰ πολύτιμα πράγματα ἃ οἶς ὑπεξήρσεν.—le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis ὁ βασιλεὺς δὲν ἀμφέβαλε ποσῶς ὅτι τοῦτο ἦτο θησαυρὸς ἀτίμως ἀποκτηθεῖς.—la houlette τὴν ποιμενικὴν ῥάβδον.—la flûte τὸν αὐλόν.—de peur d'oublier ἐκ φόβου μήπως λησμονήσει.—ces chers gages τὰ προσφιλῆ ταῦτα δείγματα, τεκμήρια.—et ne se tourmentent καὶ δὲν βασανίζονται, δὲν ἀγωνίζονται.—pour le superflu διὰ τὸ πλεονάζον τὸ περιττόν.—qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras ἄτινα οὐδέποτε μοι παρέσχον οὐδὲ στιγμὴν ἐνοχλήσεως, ἀμχανίας.—biens trompeurs=ἀπατηλὰ ἀγαθὰ (tromper=ἀπατᾶν, tromperie=ἡ ἀπάτη).—de votre libéralité ἐκ τῆς γενναιοδορίας σας.—étant indigné καὶ ἐξοργισθεῖς.—il les chassa τοὺς ἐξεδίωξεν.—la fortune inconstante ἡ ἀσταθῆς τύχη (constant=σταθερός, εὐσταθῆς, la constance=ἡ εὐστάθεια, σταθερότης, l'inconstance=ἡ ἀστάθεια).—dans une extrême vieillesse ἐν ἐσχάτῳ γήρατι.—que de quoi vivre εἰμὴ τὰ πρὸς τὸ ζῆν.

La Providence.

Σελὶς 22.—La Providence ἡ Θεία Πρόνοια.—pour les faire vivre ἵνα τὰ συντηρῇ.—et cette pensée ne le quittait point καὶ ἡ σκέψις αὐτῆ οὐδόλως τὸν ἄφηνε.—et elle rongea son cœur καὶ διεβίβρωσε τὴν καρδίαν του (le cœur=ἡ καρδία, cordial=ἐγκάρ-

διος, la cordialité=ἐγκαρδιότης). — bien que καίτοι, ἂν καί. — et qui veille sur elles καὶ ὅστις ἐπαγρυπνεῖ ἐπ' αὐτῶν. — tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ἐνῶ ὁ πρῶτος δὲν ἐγεύετο, ἀπελάμβανε οὐδὲ στιγμὴν ἀναπαύσεως. (le goût=ἡ γεῦσις, goûter=γεύεσθαι). — entrer dans un buisson νὰ εἰσέρχωνται ἐντὸς θάμνου τινός.— il vit deux nids posés côte à côte εἶδε δύο φωλεὰς τεθειμένας παραπλεύρως. — nouvellement éclos νεωστὶ ἐκκολαφθέντα. — portant la nourriture à leurs petits φέροντα τὴν τροφήν εἰς τὰ μικρά των (nourrir=τρέφειν, nourrissant θεραπευτικός). — avec sa becquée μὲ τὴν ταγὴν του (μὲ ὅσην δηλ. ποσότητα τροφῆς δύναται νὰ λάβῃ τὸ πτηνὸν διὰ τοῦ ῥάμφους του (bec). — un vautour εἰς γύψ — se débattant vainement sous sa serre ματαιῶς σφαδάζουσα ὑπὸ τοὺς ὄνυχάς του. — jetais des cris perçants ἐξέβαλε διαπεραστικὰς κραυγὰς. (le cri=ἡ κραυγή, crier=κραυγάζειν, jeter ἢ pousser des cris=ἐκβάλλειν κραυγὰς). — de retour au champ ἐπιστρέψας εἰς τοὺς ἀγρούς (ὑπονοεῖται ἐτάnt). — bien portant καλῶς ἔχοντα. — pas un ne semblait avoir pâti οὐδὲ ἓν ἐφαίνετο νὰ εἶχε κακοπάθῃ. — pour observer ἵνα παρατηρήσῃ. — ce qui se passerait τὸ τί θὰ συνέβαινε. — en hâte ἐν σπουδῇ (se hâter=σπεύδειν). — qu'elle avait recueillie ἣν εἶχε περισυλλέξει. — indistinctement ἀδιακρίτως (distinct=διακεκριμένος, εὐκρινής, distinctement=διακεκριμένως, distinguer=διακρίνειν). — et il y eut pour tous καὶ ὑπῆρξε, ἦρκεσε δι' ὅλα. — et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère καὶ τὰ ὄρφανὰ οὐδόλως ἐγκατελείφθησαν εἰς τὴν ἀθλιότητά των. — qui s' était défié de la Providence ὅστις εἶχε δυσπιστήσῃ πρὸς τὴν Θεῖαν Πρόνοιαν. — et poursuivons notre route en paix καὶ ἄς συνεχίζωμεν τὴν δδὸν μας ἐν εἰρήνῃ. (la paix = ἡ εἰρήνη, paisible = φιλήσυχος, πρᾶος, pacifique = εἰρηνικός, pacifier = εἰρηνοποιεῖν). — de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités νὰ ἐπαρκῶσι μόνα των εἰς τὰς ἀνάγκας των.

La mort d' Hercule.

Σελίς 23.—La mort ὁ θάνατος (mortel = θνητός, le mort = ὀ
 τεθνεώς, νεκρός).—Hercule s'étant revêtu de cette tunique ὁ Ἡρα-
 κλῆς ἐνδύθεις τὸν χιτῶνα τοῦτον (ἐνταῦθα πρόκειται περὶ τοῦ χιτῶ-
 νος ἐκείνου, ὃν ἡ σύζυγος τοῦ Ἡρακλέους Δηϊάνειρα τῷ ἀπέστειλε
 καὶ ὃν εἶχε προηγουμένως βάψη εἰς τὸ αἷμα τοῦ Κενταύρου Νέσσου.
 Τὸ αἷμα δὲ τοῦ Κενταύρου τούτου ἦτο φοβερὸν δηλητήριον). jus-
 que dans la moelle de ses os μέχρι μυελῶ ὀστέων.—Oeta τὸ
 ὄρος Οἰτη (ἐν Θεσσαλίᾳ).—et faisait retentir καὶ ἔκαμε νὰ ἀντη-
 χῶσιν.—qui auraient mugi οἷτινες ἤθελον βρυχηθεῖ. — dans le
 transport de sa douleur ἐν τῇ παραφορᾷ τῆς ὀδύνης του—fit pi-
 roueter τὸν περιέστρεψε, τὸν ἐστροβίλισε.—comme un frondeur ὡς
 σφενδοπιστής (la fronde.—ἡ σφενδόνη).—qui garde encore la fi-
 gure humaine ὅστις διατηρεῖ ἀκόμη τὴν ἀνθρωπίνην μορφήν (ἐκ
 τοῦ ὀνόματος τοῦ Λίχα ἐπωνομάσθησαν Λιχάδες τρεῖς μικραὶ νῆσοι
 ἐν τῇ μεταξὺ Εὐβοίας καὶ Θεσσαλίας θαλάσση). -- éprouvante φοβί-
 ζει (éprouvante = φοβίζειν, l'éprouvante ὁ τρόμος. Ἐν τῷ κειμένῳ
 ἡ λέξις éprouvante εἶναι γ' ἐνικὸν πρόσωπον ἐνεσιῶτος τῆς ὀριστι-
 κῆς τοῦ ὀήματος éprouvante καὶ οὐχὶ οὐσιαστικόν). — me fier à
 Hercule νὰ ἔχω ἐμπιστοσύνην εἰς τὸν Ἡρακλέα.—dans les caver-
 nes les plus profondes εἰς τὰ σπήλαια τὰ πλέον βαθέα. — je le
 voyais déraciner τὸν ἔβλεπον νὰ ἐκριζώνη (la racine=ἡ ρίζα).—
 les hauts sapins τὰ ὑψηλὰ ἔλατα.—et les vieux chênes καὶ τὰς
 γηραιὰς δρυς.—il tâchait en vain προσεπάθει ματαίως (tâcher=
 προσπαθεῖν, tacher=κηλιδόνειν). — la fatale tunique τὸν ὀλέθριον
 χιτῶνα.—et (elle était) comme incorporée καὶ εἶχε σχεδὸν ἐνσωμα-
 τωθῆ, συγχωνευθῆ.—à mesure qu'il la déchirait καθόσον τὴν ἔσχι-
 ζεν.—et trempait la terre καὶ διέβρεχε τὴν γῆν—enfin sa vertu
 surmontant sa douleur τέλος τοῦ ἠθικοῦ τοῦ σθένους, τῆς ἀνδρείας

του ὑπερισχυούσης τοῦ ἄλλου του. — qu'il vient d'abattre ἄτινα
 πρὸ ὀλίγου κατέρριψεν. — un bûcher σωρὸν ξύλων πρὸς καῦσιν. — il
 étend la peau ἐξαπλώνει τὴν δοράν. — il s'appuie sur sa massue
 στηρίζεται ἐπὶ τῆς κορύνης του, ἐπὶ τοῦ ῥοπάλου του. — ne purent luⁱ
 refuser ce cruel office δὲν ἠδυνήθησαν νὰ τῷ ἀρνηθῶσι τὸ σκληρὸν
 τοῦτο καθήκον. — un présent des dieux δῶρον τῶν θεῶν. — je crai-
 gnis ἐφοβήθην (passé simple de l'indicatif du verbe craindre
 φοβεῖσθαι, la crainte=ὁ φόβος, craintif=δειλός, φοβιτσιάρης). — ce
 que j'ai de plus précieux sur la terre ὅ,τι πολυτιμότερον ἔχω ἐπὶ
 τῆς γῆς. — ces flèches τὰ βέλη ταῦτα. — de l'hydre de Lerne τῆς
 Λερναίας Ὑδρας (ἣν ἐφόνευσεν ὁ Ἡρακλῆς). — incurables ἀνίατοι.
 — invincible ἀήττητος. — tu peux me donner une dernière conso-
 lation δύνασαι νὰ μοὶ παράσχῃς μίαν τελευταίαν παρηγορίαν. (con-
 soler=παρηγορεῖν, la consolation=ἡ παρηγορία, inconsolable=
 ἀπαρηγόρητος). — où tu auras caché mes cendres ἔνθα θὰ κρύψῃς
 τὴν τέφραν μου. (οἱ ἀρχαῖοι καίοντες τοὺς νεκροὺς των, διετήρουν
 ἐπιμελῶς ἐντὸς ὑδρίας τὴν τέφραν των). — un rayon de joie ἀκτίς
 χαρᾶς. (joyeux=εὐθυμος). — un tourbillon de flammes στρόβιλος
 φλογῶν. — étouffa sa voix κατέπνιξε τὴν φωνήν του. — et le déroba
 presque à ma vue καὶ τὸν ἀπέκρυψε σχεδὸν ἀπὸ τὰ ὄμματά μου.

La ville de Tyr

Σελίς 25. — La ville de Tyr ἡ πόλις Τύρος. (ἡ Τύρος ἦτο
 πόλις τῆς Φοινίκης παραθαλασσία, διὰ τοῦ ἐμπορίου δὲ καὶ τῆς ναυ-
 τιλίας τῆς ἐφθασεν εἰς τὸ ἀπόγειον τῆς ἐμπορικῆς ἀκμῆς καὶ ναυτι-
 κῆς ἰσχύος. Κατεστράφη ὑπὸ τοῦ Μ. Ἀλεξάνδρου). — la côte voisine
 est délicieuse ἡ γειτονικὴ ὄχθη εἶνε θελκτικὴ. — par les fruits
 exquis διὰ τῶν ἐξαιρέτων καρπῶν. — qui se touchent presque ἄτινα
 ἐφάπτονται σχεδὸν ἀλλήλων. (δηλ. εἶναι πολλὰ ἐν συγκρίσει πρὸς τὸν

χῶρον).—mettent à l'abri des vents brûlants du midi προφυλάττουσιν ἀπὸ τῶν καυστικῶν ἀνέμων τῆς μεσημβρίας.—est au pied du Liban εἶναι εἰς τοὺς πρόποδας τοῦ Λιβάνου (ὁ Λίβανος εἶναι ὄρος τῆς Συρίας καὶ Φοινίκης. Ὅνομαστοὶ εἶναι οἱ κέδροι τοῦ Λιβάνου, οὓς ἐχρησιμοποιοῦν εἰς τὴν ναυπηγικὴν οἱ Φοίνικες καὶ οἱ Αἰγύπτιοι).—dont le sommet fend les nues et va toucher les astres τοῦ ὁποίου ἡ κορυφή σχίζει τὰς νεφέλας καὶ πηγαίνει νὰ ψαύσῃ τὰ ἄστρον (αἱ τοιαῦται ὑπερβολαὶ εἶναι συνήθεις παρὰ Φενελῶν, ὅστις μιμεῖται τὸν Ὅμηρον).—des rochers qui environnent sa tête ἐκ τῶν βράχων οἵτινες περιβάλλουσιν τὴν κορυφήν του.—leurs branches épaisses τοὺς πυκνοὺς κλάδους των.—de gras pâturages παχέας βοσκάς.—dans la pente εἰς τὴν κλιτῶν.—bondissent sur l'herbe σκιρτῶσιν ἐπὶ τῆς χλόης.—le souffle empesté ἢ δυσώδης, ἢ μεμολυσμένη πνοή.—le rigoureux aquilon ὁ δριμύς βορρᾶς—semble nager au dessus des eaux φαίνεται πλέουσα ὑπεράνω τῶν ὑδάτων (la nage=τὸ κολύμβημα, le nageur—ὁ κολυμβητής).—les marchands οἱ ἔμποροι.—y abondent ἀφθονοῦσιν ἐν ταύτῃ (l'abondance = ἡ ἀφθονία, adondant = ἄφθονος),—deux grands mâles δύο μεγάλας προκυμαίας (μῶλους).—une forêt de mâts de navires δάσος (πλήθος δηλ.) ἐξ ἰστών πλοίων. (αἱ μεταφοραὶ αὗται εἶναι συνηθέσταται παρ' Ὁμήρου ὅν, ὡς εἴπομεν καὶ ἀνωτέρω μιμεῖται ὁ Φενελῶν).—et la pourpre tyrienne καὶ τὴν πορφύραν τῆς Τύρου. ne peut l'effacer δὲν δύναται νὰ τὴν ἐξαλείψῃ.—qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent ἄτινα ἐπικαλλύνουσι διὰ κεντήματος ἐκ χρυσοῦ καὶ ἀργύρου.—et ils ont même pénétré καὶ εἰσεχώρησαν ἀκόμη.—de longues navigations μακροὺς πλόας—des parfums μῦρα, ἀρώματα.

L'ouragan dans le désert

Σελίς 27.—L'ouragan dans le désert ἢ θύελλα, ἢ λαῖλαψ ἐν τῇ ἐρήμῳ.—dépouillé de ses rayons ἀπεστερημένος τῶν ἀκτίνων του.—

semblable à une meule de fer ὅμοιος πρὸς μύλην σιδηρᾶν. — le dromadaire κάμηλος ἢ δρομάς. — il enfonçait ses naseaux dans le sable ἐβύθιζε τοὺς μυκτῆράς της ἐντὸς τῆς ἄμμου. — l' autruche ἢ σιρουθοκάμηλος (τὸ μέγα τοῦτο πτηνὸν εἶναι ἐκ τῶν συνήθων κατοίκων τῶν ἐρήμων) — dans le sein de la terre εἰς τοὺς κόλπους τῆς γῆς. — je vis le guide regarder le ciel et pâlir εἶδον τὸν ὄδηγὸν παρατηροῦντα τὸν οὐρανὸν καὶ ὠχρῶντα, (pâle=ὠχρός, la pâleur = ἡ ὠχρότης). — il se mit à fuir ἤρχισε νὰ φεύγῃ. — un tourbillon ἀνεμοστρόβιλος. — roulent sur nos têtes κυλίνονται ἐπὶ τῶν κεφαλῶν μας. — égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants ἀποπλανηθεὶς ἐντὸς λαβυρίνθου γηλόφων ἐξ ἄμμου κινουμένων. — calamité δεινὴ συμφορὰ, θεομηνία. — nos outres οἱ ἄσχοί μας. — haletants dévorés d' une soif ardente ἀσθμαίνοντες, κατατηχόμενοι ὑπὸ φλογεῶς δίψης. — notre haleine τὴν ἀναπνοήν μας. — dans la crainte d' aspirer des flammes ἐκ φόβου μὴ εἰσπνεύσωμεν φλόγας. — la sueur ruiselle à grands flots ὁ ἰδρῶς ῥέει κρουνηδὸν (le flot= τὸ κῦμα). — il creuse ἀνορύσσει. — les entrailles brûlantes du désert τὰ φλογερὰ ἔγκατα (σπλάγνα) τῆς ἐρήμου. — embrasé διαπύρον. — le guide échappe à ma vue ὁ ὄδηγὸς διαλανθάνει τὴν ὄρασίν μου (τὸν χάνω ἀπὸ τὰ μάτια μου). — foudroyé κεραυνωθείς. (la foudre= ὁ κεραυνός). — sur l' arène ἐπὶ τῆς ἄμμου. — j' essayai de ranimer ἔδοκίμασα νὰ ἀναζωογονήσω. — qui changea les feux de la fournaise d' Azarias en un vent frais et une douce rosée ὅστις μετέβαλε τὴν πυρὰν τῆς καμίνου τοῦ Ἀζαρία εἰς δροσερὸν ἄνεμον καὶ ἠδεῖαν δρόσον. (ἐννοεῖ ἐνταῦθα ὁ συγγραφεὺς τὸ θαῦμα τῆς διασώσεως τοῦ προφήτου Ὁζία ἢ Ἀζαρία ὅστις ἔζη ἐν Ἱερουσαλήμ κατὰ τὸ 970 π.Χ. καὶ ὃν εἶχε ῥίψη εἰς κάμινον φλεγομένην ὁ βασιλεὺς τῆς Ἰουδαίας Ἀζας, διότι τῷ προεῖπε τὰ δεινὰ ἅτινα ἔμελλον νὰ ἐνσκήψωσι κατὰ τοῦ κράτους του). — me servit d'abri μοι ἐχρησίμειυσεν ὡς προφύλαγμα. — sa chaleur cuisante τὴν καυστικὴν θερμότητά του.

Les Palombes

Σελίς 28.—Les palombes αἱ ἀγριοπεριστεραί. — ensablées αἰμοφύτους. (le sang=τὸ αἷμα).—j' y mettais la même ardeur et les mêmes tendresses qu'une mère pour ses enfants ἔπραττον τοῦτο μὲ τὴν αὐτὴν θέρμην καὶ τὰς αὐτὰς θωπείας ὡς μήτηρ διὰ τὰ τέκνα της.—à en guérir quelques-unes νὰ θεραπεύσω ἐκ τούτων μερικάς.—les fèves vertes τοὺς πρασίνοὺς κυάμους. — avidement ἀπλήστως.—étendre les ailes νὰ ἐκτείνωσι τὰς πτέρυγας (των).—dans la cage ἐν τῷ κλωβῷ.—aux barreaux εἰς τὰς κιγκλιδας.—je m'étais habitué à sacrifier le plaisir de la possession au plaisir de la générosité, εἶχον συνειθίση νὰ θυσιάζω τὴν ἡδονὴν τῆς κτήσεως χάριν τῆς ἡδονῆς τῆς μεγαλοφροσύνης (δηλ. προετίμων τὴν ἡδονὴν ἢν ἠσθανόμην φερόμενος μεγαλοφρόνως πρὸς αὐτάς, διὰ τῆς ἀποδόσεως τῆς ἐλευθερίας των, ἀπὸ τὴν ἡδονὴν ἢν μοὶ παρεῖχε τὸ νὰ τὰς ἔχω ὑπὸ τὴν κατοχὴν μου).—mille baisers χίλια φιλά.—pour ressaisir mon amie ἵνα συλλάβω ἐκ νέου τὴν φίλην μου.—le cœur gros μὲ τεθλιμμένην τὴν καρδίαν.—après bien des hésitations μετὰ πολλοὺς δισταγμοὺς (hésiter=διστάζειν).—qui m' allait au cœur ἤτις μὲ συνεκίνει (μὲ ἐκτυποῦσε στὴν καρδιά).—derrière les sorbiers ὕψθεν τῶν δένδρων (sorbier=ἡ ὄα κ. σουρβιά).—je me mettais à pleurer amèrement ἠρχίζον νὰ κλαίω πικρῶς. (amer = πικρός, l'amertume = ἡ πικρία). — par mon air abattu μὲ τὸ κατηφές προσωπὸν μου.

Le Panthéon

Σελίς 29.—Le Panthéon τὸ Πάνθεον τῆς Ρώμης, περίφημον ἱερὸν πάντων τῶν θεῶν τῆς ἀρχαιότητος.—le favori ὁ εὐνοούμενος.—de refuser la dédicace νὰ ἀρνηθῆ, νὰ μὴ ἀποδεχθῆ τὴν ἀφιέ-

ρωσιν.— un char de bronze χαλκοῦν ἄρμα.— les statues τὰ ἀγάλ-
ματο. — du portique τοῦ περιστύλου.— sous une autre forme ὑπὸ
ἄλλο σχῆμα, ὑπὸ ἄλλην μορφήν.— sur le frontispice du temple ἐπὶ
τῆς προόψεως τοῦ ναοῦ.— les chefs d'œuvre τὰ ἀριστουργήματα.—
de ses contemporains τῶν συγχρόνων του.— formèrent les rayons
de son auréole ἐσχημάτισαν τὰς ἀκτίνας τοῦ φωτοστεφάνου του.—
les hommes de génie qui cultivaient les lettres τοὺς μεγαλοφυεῖς,
ἄνδρας οἵτινες ἐθεράπευον τὰ γράμματα (le génie = τὸ πνεῦμα, ἡ
μεγαλοφυΐα), — sa gloire s' en est bien trounée ἡ δόξα του ὠφε-
λήθη ἐκ τούτου (ἴηλ. ὁ Αὐγουστος, περιποιηθεὶς τοὺς διασήμεους συγ-
γραφεῖς καὶ λογίους τῆς ἐποχῆς του, ἐπέτυχε νὰ ἀπαθανατισθῇ ἡ
ἐνδοξος περίοδος τῆς βασιλείας του, διότι, φυσικῶ τῷ λόγῳ, πάντες
οὔτοι, τυχόντες τιμῶν καὶ ἀμοιβῶν, ἐξεφράσθησαν μετ' ἐνθουσιασμοῦ
ὑπὲρ αὐτοῦ).

Les ruines de Sparte

Σελὶς 30. — Le janissaire ὁ γενίτσαρος.— tirant les chevaux
par la bride ἔλκων τοὺς ἵππους ἀπὸ τοῦ χαλινοῦ.— tous deux
barbares ἀμφοτέρω βαρβαροὶ (ὁ Chateaubriand ἀποκαλεῖ ἐνταῦθα
καὶ τὸν ἑαυτὸν του βάρβαρον κατὰ τὸ ἀρχαῖον ἀξίωμα: πᾶς μὴ ἔλλην
βάρβαρος). — et des rochers du Caucase καὶ ἐκ τῶν βράχων τοῦ
Κανκάσου. (ὁ Καύκασος εἶναι ὄρος τῆς Ἀσίας, ἐκτεινόμενον μεταξὺ
τοῦ Εὐξείνου Πόντου καὶ τῆς Κασπίας θαλάσσης).— près de cette
espèce de tour πλησίον τοῦ ἐν εἶδει πύργου ἐκείνου.— à l'ouest de
la citadelle πρὸς δυσμὰς τῆς ἀκροπόλεως. — circonstance qui n'est
pas rapportée par Pausanias περίστασις, περίπτωσις ἣτις δὲ ἀνα-
φέρεται ὑπὸ τοῦ Πausανίου. (Pausanias, ἔλλην συγγραφεὺς ἐκ Και-
σαρείας, ὅστις ἤκμασε περὶ τὴν Β'. μ. Χ. ἑκατονταετηρίδα. Οὗτος
περιηγηθεὶς διάφορα μέρη τοῦ τότε γνωστοῦ κόσμου, συνέγραψεν ἐν
βιβλίῳις τὰς ἐντυπώσεις του. Ἐκ τῶν ἔργων του διεσώθησαν μόνον

δέκαβιβλία ἀναφερόμενα εἰς τὰς ἐν Ἑλλάδι περιηγήσεις του).—apparemment κατά τὸ φαινόμενον, πιθανῶς.—sur une espèce de socle ἐπὶ εἴδους τινὸς στυλοβάτου. —serait-ce le piédestal θὰ ἦτο ἀνά γε τὸ βάθρον. — du Rire τοῦ Γέλωτος (rire=γελᾶν καὶ le rire = ὁ γέλως),—à la philosophie de Démocrite εἰς τὴν φιλοσοφίαν τοῦ Δημοκρίτου. (ὁ Δημόκριτος ἦτο περίφημος φιλόσοφος ἐξ Ἀβδήρων, ζήσας περὶ τὴν 72 Ὀλυμπιάδα. Γελῶν μὲ τὴν ματαιότητα τῶν ἀνθρώπων, ἐπωνομάσθη Γελασίνοσ καὶ ἐθεωρήθη ὑπὸ τῶν συμπολιτῶν του ὡς παράφρων).—Lorsque je m'arrachai à ces illustres débris ὅτε ἀπεχωρίσθην τῶν ἐνδόξων τούτων ἐρειπίων.—je partis l'esprit rempli ἀνεχώρησα μὲ τὸ πνεῦμα κατειλημμένον —à des reflexions intarissables εἰς σκέψεις ἀνεξαντλήτους.

La mort de Socrate

Σελίς. 31—il demeura παρέμεινε.—le retour de la théorie τὴν ἐπάνοδον τῆς θεωρίας. (θεωρίαι ἐκαλοῦντο, κατὰ τὴν ἀρχαίωτητος, ἐπίσημοι πανηγύρεις τελούμεναι δι' ἀποστολῆς, ἐκ μέρους πόλεώς τινος, ἀνθρώπων ἐπιφορτισμένων νὰ προσφέρωσι θυσίας καὶ παρευρεθῶσιν εἰς ἀγῶνας ἢ ζητήσωσι χρησμὸν παρὰ τοῦ μαντείου. Οἱ πρέσβεις οὗτοι ἐκαλοῦντο θεωροί).—Délös ἢ Δήλος (νῆσος τοῦ Ἀιγίου περίφημος διὰ τὸν ἐν αὐτῇ ναὸν τοῦ Δηλίου Ἀπόλλωνος καὶ τῆς Δηλίας Ἀρτέμιδος. Ἐν αὐτῇ συνεκροτοῦντο κατὰ πενταετίαν τὰ Δῆλια καὶ ἐστέλλοντο θεωρίαι πανταχόθεν τῆς Ἑλλάδος).—de ce rélérinage τῆς ἱερᾶς ταίτης ἀποδημία.—de faire mourir νὰ θανατώσωσιν.—de la vie future περὶ τῆς μελλούσης ζωῆς.—la veille τὴν προτεραίαν.—le vaisseau sacré ἢ ἱερὰ ναῦς (ἧς ἐπέβαινον οἱ θεωροί). —évoquant ἐπικαλούμενος. — et l'obligation morale καὶ τὴν ἠθικὴν ὑπόχρέωσιν.—au châtimeut prononcé par les juges εἰς τὴν τιμωρίαν τὴν ἀπαγγελθεῖσαν ὑπὸ τῶν δικαστῶν.—à l'entretien su-

blime εις την ἔξοχον, θείαν συνδιάλεξιν.—dans le Phédon εις τὸν Φαίδωνα (ἔργον τοῦ Πλάτωνος περιέχον τὰς περὶ ἀθανασίας τῆς ψυχῆς φιλοσοφικὰς θεωρίας τοῦ Σωκράτους).—Au coucher du soleil κατὰ τὴν δύσιν τοῦ ἡλίου.—la ciguë τὸ κώνειον.—serein γαλήνιος.—de ses amis éplorés τῶν θρηγνούντων φίλων του.—le geôlier ὁ δεσμοφύλαξ.—eut envahi εἰσέβαλε κατέκλυσε.—et commença à gagner les parties supérieures και ἤρχισε νὰ καταλαμβάνῃ τὰ ἀνώτερα μέρη.—qui trahit le scepticisme ὅπερ προδίδει, καθιστᾷ δῆλον τὸν σκεπτικισμόν. (σκεπτικισμὸς ἢ πυρρωνισμὸς ἦτο φιλοσοφικὸν δόγμα. κατ' ἐπέκτασιν δὲ σημαίνει τὴν μὴ ἀποδοχὴν τῶν κοινῶν παραδειγμένων δοξασιῶν).

La poule

Σελίς 32.—pour couver ἵνα ἐπφάσῃ,—avec tant d' assiduité μετὰ τοσαύτης ἐπιμελείας, ἐνδελεχείας,—des embryons ἔμβρυα.—ses poussins οἱ νεοσσοὶ τῆς.—sont éclos ἔχουσιν ἐκκολαφθῆ—son attachement ἢ ἀφοσιώσις τῆς, ἢ στοργή τῆς.—elle gratte σκαλίξει.—qu' elle recèle ἄτινα ἐγκλείει, περιέχει (ἢ γῆ δηλ.).—des intempéries. τῶν κακοκαιριῶν.—que sa constitution en est sensible—mest altérée ὥστε ἡ κοῤῥσίς τῆς ἐπαισθητῶς ἐκ τούτου φθείρεται.—hérissées ἀνορθωμένας.—au son enroué ἐκ τοῦ βραχνοῦ ἤχου.—inflexions κάμψεις, κλίσεις.—toutes expressives τὰς ὅλως ἐκφραστικὰς.—une forte empreinte ἰσχυρόν, ἔντονον τύπον.—de sollicitude μερίμνη.—devient intrépide καθίσταται ἀτρόμητος.—de la serre redoutable τῶν τρομερῶν ὀνύχων. (τοῦ ἱέρακος, épervier).—carnassier σαρκοβόρος.—une proie λείαν.—des œufs de cane ὠὰ νήσσης.—pour ses propres poussins διὰ τοὺς ἰδίους ἑαυτῆς νεοσσοὺς.—ou leur bonne ἢ ἡ μπόνα των, ἢ θεράπεινά των.—s' ébattre νὰ παίζωσιν.—les transes τοὺς τρόμους.—par une

répugnance ὑπὸ ἀποστροφῆς.—pour cet élément διὰ τὸ στοιχεῖον τοῦτο (τὸ ὕδωρ δηλ.).—dans un péril évident εἰς κίνδυνον προφανῆ.

Une nuit d'été à Saint—Petersbourg

Σελὶς 34.—plus enchanteur μᾶλλον γοητευτικόν.—la Néva ὁ Νεύας (ὁ μέγας ποταμὸς τῆς Ρωσσίας, διερχόμενος διὰ Πετροπόλεως).—le gazon τὴν χλόην.—qu' elle embrasse τὰς ὁποίας ἐμπερικλείει, περιλαμβάνει.—par deux quais de granit ὑπὸ δύο κρηπίδων ἐκ γρανίτου.—à perte de vue ἀπεράντως (ἔξω τῆς ἀποστάσεως μέχρι τῆς ὁποίας δύναται νὰ φθάσῃ ὁ ὀφθαλμὸς).—dans les trois grands canaux εἰς τὰς τρεῖς μεγάλας διώρυγας.—chaloupes φορηγίδες,—et sillonnent καὶ αὐλακοῦσιν. (le sillon=ἡ αὐλάξ).—en tous sens κατὰ πάσας τὰς διεθύνσεις.—plient leurs voiles ὑποστέλλουσι τὰ ἱστία των (le voile = ὁ πέπλος κ. βέλο, la voile = τὸ ἱστίον πλοίου).—voguent θαλασσοποροῦσιν, πελαγίζουσιν.—bosquets d'orangers δασύλλια πορτοκαλλεῶν.—la noix du cocotier τὸ κάρυον τοῦ κοκοφοίνικος.—opulent ὑπέρπλουτος. (l'opulence=πλοῦτος εὐδαιμονία), dont on avait retiré les rames ἀφ' ὧν εἶχον ἀποσύρη τὰς κώπας.—un air national ἄσμά τι ἔθνικόν.—une nocce ἓνα γάμον (γαμήλιον συνοδεῖαν).—de riches négociants πλουσίων ἐμπόρων.—un baldaquin cramois garni de franges d'or ἐν στέγασμα ἐξ ὑφάσματος βυσσινοχρόου κεκοσμημένον διὰ χρυσῶν κροσσῶν.—le son de ces bruyants cornets τὸν ἦχον τῶν θορυβωδῶν ἐκείνων κερατίνων σαλπγγίων.

Les Francs.

Σελὶς 35.—Parés de la dépouille des ours, des veaux marins κεκοσμημένοι μὲ τὴν δερτὰν ἄρκτων, φωκῶν
—se montraient de loin ἐφαίνοντο μακρόθεν.—d'une mer orageuse

θυελλώδους θαλάσσης (l'orage = ἡ θύελλα, la mer ἡ θάλασσα, la mère=ἡ μήτηρ, le maire ὁ δήμαρχος). — et teinte d'une liqueur rouge καὶ βεβαμμένη δι' ἐρυθροῦ ὑγροῦ.—(teindre=βάφειν, la teinture = ἡ βαφή, le teinturier=ὁ βαφεύς. — plus de ressemblance περισσότεραν ὁμοιότητα.—avec le mufler des dogues πρὸς τὸ ὄυγγος τῶν μεγάλων κυνῶν.—framée ὄπλον τι τῶν ἀρχαίων Φράγκων, ἔχον σχῆμα ἀκοντίου ἢ ἀμφιστόμου ξίφους. — d'un bouclier με ἀσπίδα.—une espèce de javelot εἶδος τι ἀκοντίου.—pommé arçon ὀνομαζόμενον ἀγκών.—recourbés ἀνάκρυτοι.—à la ceinture εἰς τὴν ζώνην.—la redoutable francisque τὸν φοβερόν δίστομον πέλεκυν (τὸν καλούμενον φραγκίσκαν). — à deux tranchants με δύο κόψεις, δίστομον. — le manche λαβὴ (la manche = ἡ περιχειρίς, μανίκι).—d'un dur acier ἐκ σκληροῦ χάλυβος. — en poussant ἐκβάλλον.— le but τὸν σκοπόν, τὸν στόχον.

Le cygne

Σελίς 36.—Le cygne ὁ κύκνος.—la violence ἡ βία.—la douce autorité ἡ πρᾶος ἐξουσία, δεσποτεία.—le vautour ὁ γύψ.— par l'abus de la force διὰ τῆς καταχρήσεως τῆς ἰσχύος (abuser = καταχρᾶσθαι).—au lieu que ἐνώ.—qui fondent un empire de paix οὔτινες θεμελιούσι κράτος εἰρηνικὸν (l'empereur=ὁ αὐτοκράτωρ, l'impératrice=ἡ αὐτοκράτειρα).—il brave les tyrans de l'air καταφρονεῖ τοὺς τυράννους τῶν αἰθέρων (δηλ. τὸν αἰετὸν, τὸν γύπα καὶ λοιπὰ ὄρνεα).—il repousse ses assauts ἀποκρούει, ἀπωθεῖ τὰς ἐπιθέσεις του.—en opposant à ses armes ἀντιτάσσων εἰς τὰ ὄπλα του.—d'une aile vigoureuse πτέρυγος εὐρώστου.—qui lui sert d'église ἥτις τῷ χρησιμεύει ὡς αἰγίς.—plutôt=μᾶλλον (διάκρινε plus tôt=ἐνωρίτερον)—des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques τῶν πολυαριθμῶν ὁμάδων, τῶν ἐνύδρων πτηνῶν. (aquatique, ἐκ τοῦ λατινικοῦ aqua = τὸ ὕδωρ). — se ranger ὅτι τάσσονται, τίθενται.--

le chef δ ἀρχηγός. — les citoyens οἱ πολῖται. — il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente κοσμεῖ, ἐξωραΐζει ὅλους τοὺς τόπους οὓς συχνάζει. — n'a répandu δὲν ἐσκόρπισε, δὲν ἐπεδαψίλευσεν.

R é g u l u s.

Σελὶς 37.—Ὁ Ρήγουλος ἦτο κατ'ἀρχὰς πτωχὸς ῥωμαῖος πολίτης. Γενόμενος ὕπατος, διεξήγαγε μετὰ μεγάλης στρατηγικῆς δεινότητος τὸν κατὰ τῶν Καρχηδονίων πόλεμον. Αἰφνιδίως ὅμως ἡ τύχη μετεστράφη κατ' αὐτοῦ καὶ ὑπὲρ τῶν Καρχηδονίων.—s'empara bientôt de Tunis ἐγένετο ἐντὸς ὀλίγου κύριος τῆς Τύνιδος. (Ἡ Τύνις εἶναι παραθαλασσία πόλις τῆς Ἀφρικῆς ἔχουσα νῦν πληθυσμὸν 176,000 κατοίκων).—la consternation τὴν κατάπληξιν, τὸν τρόμον.—proconsul ἀνθύπατος.—de conduire une charrue νὰ ὀδηγῆ τις ἄροτρον.—après avoir remporté des victoires ἀφοῦ ἤρατο νίκας. — pour briller ἵνα διαλάμψη, διαπρέψη. — des conditions si dures ὄρους τόσον τραχεῖς —qu'ils se virent forcés ὥστε ἠναγκάσθησαν (εἶδον ἑαυτοὺς ἠναγκασμένους).—pendant ces négociations κατὰ τὰς διαπραγματεύσεις ταύτας.—la destinée τὸ πεπρωμένον, ἡ εἰμαρμένη.—la chute τὴν πτώσιν.—il livre bataille aux Romains συνάπτει μάχην πρὸς τοὺς Ρωμαίους. — prisonnier αἰχμάλωτον.—se rembarque ἐπιβιβάζεται ἐκ νέου (τῶν πλοίων του).—d'autres traces ἄλλα ἕχνη.—les plus inhumains τοὺς πλέον ἀπανθρώπους.—on lui fit exprier ἐξεδικήθησαν ἐπ' αὐτοῦ (ἐπὶ λέξει: τὸν ἔκαμον νὰ δώσῃ δίκην). — ceux qui trainaient ἐκεῖνοι οἵτινες ἔσυρον... (ὁ συγγραφεὺς ὀμιλεῖ ἐνταῦθα περὶ τῶν συνήθων παρὰ Ρωμαίοις θριάμβων, οὓς ἐτέλουν κατὰ τὴν ἐπιστροφὴν των εἰς Ρώμην οἱ νικηταὶ στρατηγοί, ἄγοντες ὀπισθὲν των πλουσίαν λείαν καὶ τοὺς ἐπισημοτέρους αἰχμαλώτους).—ambassadeurs πρέσβεις.—ses chaînes τὰς ἀλύσεις του (τῆς δουλείας).—une heureuse issue εὐτυχῆ ἔκβασιν.—qu'il plaiderait fortement ὅτι θὰ συνηγόρει ἰσχυρῶς.—dans le sénat ἐν

τῇ συγκλήτῳ.—se regardant θεωρῶν ἑαυτόν.—fit revivre ἀνεκαίνισεν ἐπανάφερον ἐν ἰσχύϊ.—l'échange τὴν ἀνταλλαγὴν.—l'objet de leur mission τὸ ἀντικείμενον ἀποστολῆς των.—à la délibération εἰς τὴν διάσκεψιν.—pressé de dire son avis πιεσθεὶς νὰ εἴπῃ τὴν γνώμην του.—le grand pontife soutenait ὁ μέγας ἱεροφάντης, ποντίφηξ ὑπετήριζεν.—le dégager des serments νὰ τὸν ἀπολύσωσι τῶν ὄρκων.—d'une voix μὲ φωνήν.—la colère des dieux τὴν ὀργὴν τῶν θεῶν.—si vous rejetez la paix εἶον ἀποκρι ὕσθητε τὴν εἰρήνην.—je tiendrai mon serment θὰ κρατήσω τὸν ὄρκον μου.—le sang des taureaux et des brebis τὸ αἶμα τῶν ταύρων καὶ τῶν ὀμνάδων (ἐννοεῖ ἐνταῦθα ὁ συγγραφεὺς τὰς ἐξίλαστηρίους ἑκατόμβας, ἃς προσέφερον οἱ Ῥωμαῖοι εἰς τοὺς θεούς).—et le sacrilège καὶ τὸ ἀνοσιούρημα.—le sort qui m'attend τὴν τύχην ἣτις μὲ ἀναμένει.—mais un crime flétrirait mon âme ἀλλ' ἔγκλημα θ : κατήσχυνε τὴν ψυχὴν μου—s'ils passent ἐὰν υπερβαίνωσι.—la mort nous en délivre ὁ θάνατος μᾶς ἀπαλλάσσει τούτων.—pères conscrits, cessez de me plaindre πατέρες συγγεγραμμένοι, παύσατε νὰ μὲ λυπῆσθε. (οὕτω ἐκαλοῦντο οἱ Ῥωμαῖοι γερουσιαστοί).—rien ne me pourra faire changer de sentiment τίποτε δὲν θὰ μὲ κάμῃ νὰ ἀλλάξω γνώμην. (ἡ κανονικὴ σειρά τῶν λέξεων θὰ ἦτο : rien ne pourra me faire.).—mit le comble à sa magnanimité ἐκορύφωσεν, ἔφθασεν εἰς τὸ κατακόρυφον τὴν μεγαλοψυχίαν του.—et pour se débarrasser d'une compassion inutile καὶ ἵνα ἀπαλλαγῇ συμπαθείας, οἴκτου ἀνωφελοῦς-lui avaient fait boire un poison lent τὸν εἶχον ὑποχρεώση νὰ πῖν δηλητήριο βραδὺ (βραδέως δηλ. ἐνεργοῦν).—qui ne valaient pas la peine être achetés par un parjure αἵτινες (μερικαὶ δηλ. στιγμαὶ ζωῆς ποῦ ὑπολείπονται) δὲν ἀξίζουσι τὸν κόπον νὰ ἐξαγορασθῶσι δι' ἐπιτοκίως.—les yeux attachés à la terre μὲ τοὺς ὀφθαλμοὺς προσηλωμένους εἰς τὴν γῆν.—d'être attendri μήπως κινηθῇ εἰς οἴκτον.—il se trouva indigne εὔρεν ἑαυτὸν ἀνάξιον.—d'une matrone romaine Ῥωμαίας δεσποίνης—dans d'affreux supplices ἐν φρικτοῖς μαρτυρίοις.—le silence de

Polybe et de Diodore ne balance pas le récit ἡ σιωπὴ τοῦ Πολυβίου καὶ τοῦ Διοδώρου δὲν ταλαντεύει (καθιστᾷ ἀβεβαίαν) τὴν διήγησιν . . . (ὁ Πολύβιος ἦτο περίφημος ἱστοριογράφος ἕλλην, γεννηθεὶς περὶ τὴν 144 Ὀλυμπιάδα. Ὁ δὲ Διόδωρος ὁ Σικελικὸς ἦτο ἱστοριογράφος ἐξ Ἀγυρίου, ἀκμάσας ἐπὶ Καίσαρος Ἰουλίου καὶ Αὐγούστου).

Un tremblement de terre.

Σελὶς 39. Le tremblement de terre ὁ σεισμός.—la surface τὴν ἐπιφάνειαν.—d'énormes crevasses ὑπερμεγέθη ῥήγματα.—l'empire des ombres τὸν ἄδην (τὸ βασίλειον τῶν σκιῶν).—ces fentes exhalent des flammes bleuâtres αἱ σχισμαὶ αὐταὶ ἀναδίδουσιν ὑποκύνους φλόγας —elles donnent naissance παράγουσιν. (δίδουσιν ὑπαρξιν).—les montagnes sont englouties ou renversées τὰ ὄρη καταβυθίζονται ἢ ἀνατρέπονται.—détachés l'une de l'autre ἀποσπώμενα τὸ ἐν τοῦ ἄλλου.—leur force d'impulsion ἡ ὠθητικὴ τῶν δύνამις. (l'impulsion—ἡ ὠθησις impulsif=ὠθητικός). — ces rochers ambulants οἱ μετακινούμενοι οὗτοι βράχοι.—franchissent ὑπερπηδῶσιν.—l'humble cabane ἡ ταπεινὴ καλύβη.—dans cette posture ἐν τῇ στάσει ταύτῃ.—la chute d'une muraille τὴν πτῶσιν τοίχου τινός.—et à demi morte καὶ ἡμιθανής.—l'avait rappelée à la vie τὴν εἶχεν ἐπαναφέρει εἰς τὴν ζωὴν.—s'écroule καταρρέει.—la fumée τὸν καπνόν.—s'ébranlent διασειόνται.—la terre s'entr'ouvre ἡ γῆ διανοίγεται, σχίζεται.

Une ruse de Michel-Ange.

Σελὶς 41.—Une ruse de Michel-Ange μία πανουργία τοῦ Μιχαήλ-Αγγέλου. (Ὁ Μιχαήλ-Ἀγγελος ζωγράφος, γλύπτης, ἀρχιτέκτων

καὶ ποιητῆς ἰταλὸς ἐγεννήθη εἰς τὴν ἑπαρχίαν τῆς Τοσκάνης ἐν ἔτει 1475).—un de plus grands artistes εἰς τῶν μεγαλειτέρων καλλιτεχνῶν. (l'artiste=ὁ καλλιτέχνης, l'artisan=ὁ τεχνίτης, artistique=καλλιτεχνικός).—avait séjourné εἶχε παραμείνει.—à Raphaël εἰς τὸν Ραφαῆλον (Ραφαῆλος Σάντιος, διάσημος ἐπίσης ἰταλὸς ζωγράφος γλύπτης καὶ ἀρχιτέκτων, ἐγεννήθη ἐν Urbino τῷ 1483 καὶ ἀπέθανεν ἐν Ρώμῃ ἐν τῇ ἀκμῇ τῆς ἡλικίας του).—un Bacchus ἓνα Βάκχον (ἦτο θεὸς τοῦ οἴνου παρὰ τοῖς ἀρχαίοις Ἑλλῆσιν).—un Satyre Σάτυρον (οἱ Σάτυροι ἦσαν κατὰ Ἑλλην. μυθολογίαν, τραγόμορφοι δαίμονες, ὀπαδοὶ τοῦ Βάκχου).—de la grande réputation τῆς μεγάλης φήμης.—que lui avait value son talent ἦν τῷ εἶχε παράσχη ἢ ἰδιοφυΐα του.—après avoir noirci sa statue avec de la suie ἀφοῦ ἐμαύρισε τὸ ἄγαλμά του δι' ἀσβόλης (ἵνα φαίνεται ἀρχαῖον).—Il la fit enfouir τὸ κατέχωσεν.—dans un plant de vigne εἰς φυτεῖαν ἀμπέλου.—les fondations τὰ θεμέλια. —au bout d'un an μετὰ παρέλευσιν ἑνὸς ἔτους.—à l'envi ἐφκμύλλως (ἀμιλλόμενοι δηλ. τὶς νὰ ὑπερβῇ τὸν ἄλλον).—et soutinrent qu'elle remontait à une haute antiquité καὶ ὑπεστήριξαν, ἐβεβαίωσαν ὅτι (τὸ ἄγαλμα) ἀνήγεται εἰς ἀνωτάτην ἀρχαιότητα.—émit une opinion tout opposée ἐξέφερε γνώμην ὄλως ἀντίθετον.—et critiqua ce prétendu chef—d'oeuvre καὶ ἐπέκρινε τὸ νομιζόμενον τοῦτο ἀριστούργημα. — discussions λογοτριβάς, φιλονεικίας. — et qu'on l'évaluerait difficilement καὶ ὅτι θὰ τὸ ἐξετίμων (θὰ ὑπελόγιζον τὴν ἀξίαν του) δυσκόλως.—qu'il serait seulement à souhaiter ὅτι. θὰ ἦτο μόνον εὐχῆς ἔργον.—l'origine τὴν καταγωγὴν, τὴν προέλευσιν.—de s'être laissés prendre au piège διότι ἀφέθησαν νὰ συλληφθῶσιν εἰς τὴν παγίδα.

La Marseillaise

Σελὶς 41.—La Marseillaise ἡ Μασσαλιῶτις, ὁ ἐθνικὸς ὕμνος τῶν Γάλλων.—la disette ἡ σιτοδεία.—la maison de D. ὁ οἶκος τοῦ

Δ. (δημάρχου τότε τῆς πόλεως Στροισβούργου). — Rouget de Lisle ἦτο Ἀξιωματικός τοῦ μηχανικοῦ. — du pain de munition ἄριος στρατιωτικός. — quelques tranches de jambon fumé μερικάκις φέταις χοιρομηρίου κατιστοῦ. — dans mon cellier ἐν τῇ οἰναποθήκῃ μου. — une cérémonie patriotique πατριωτικὴν τελετὴν. — il faut que De Lisle puisse πρέπει ὁ Δ. νὰ ἀντλήσῃ. — ils ont jailli ἀνεβλυσαν, — son coeur était ému ἡ καρδιά του ἦτο συγκεκινημένη. — sa tête échauffée ἡ κεφαλή του (ἦτο) φλογισμένη. ἐξημμένη. — chancelant κλονούμενος. — l' inspiration τὴν ἐμπνευσιν. — dans les palpitations ἐν τοῖς παλμοῖς. — sur le clavier ἐπὶ τῶν πλήκτρων. — composant tantôt l' air συνθέτων ὅτε μὲν τὸ μέλος. — et les assosiant tellement avec sa pensée καὶ συνδυάζων τούτους πρὸς τὴν σκέψιν του κατὰ τοιοῦτον τρόπον. — il s' endormit la tête sur son instrument ἀπεκοιμήθη μὲ τὴν κεφαλὴν ἐπὶ τοῦ ὄργάνου του. — comme les impressions d' un rêve ὡς αἱ ἐντυπώσεις ὀνείρου. — les nota τὰς ἐτόνισεν (ἔγραψε τὴν μουσικὴν των). — bêcheant de ses propres mains σκάπτοντα διὰ τῶν ἰδίων του χειρῶν. — les visages pâlirent τὰ πρόσωπα ὠχρίασαν. — vola ἐπέταξεν (λίαν ἐκφραστικῶς ὁ συγγραφεὺς μετεχειρίσθη τὸ ῥῆμα voler = πετᾶν, ὅπως καταδείξῃ τὴν ἀστρακίαν ταχύτητα μεθ' ἧς διεδόθη ὁ ἐθνικὸς οὗτος ὕμνος ἀπὸ πόλεως εἰς πόλιν). — Marseille l' adopta ἡ Μασσαλία τὸ παρεδέχθη. — et à la fin des séances de ses clubs καὶ εἰς τὸ τέλος τῶν συνεδριάσεων τῶν πολιτικῶν λεσχῶν της. — le répandirent τὸ ἐξήπλωσαν, τὸ διέδωσαν.

Les pyramides d' Egypte

Σελὶς 43. — est si évidente εἶναι τόσο προφανής. — Hérodote Ὁ Ἡρόδοτος, ὁ περίφημος ἕλληνας ἱστοριογράφος, καταγόμενος ἐξ Ἀλικαρνασσοῦ τῆς Καρίας. Συνέγραψε μέγα ἱστορικὸν σύγγραμμα εἰς ἑννέα βιβλία. Ἐξῆσε κατὰ τὴν πέμπτην π.Χ. ἑκατονταετηρίδα. — l'at-

tribue à Chéops τὴν ἀποδίδει εἰς τὸν Χέοπα· (ὁ Χέωψ ἦτο βασιλεὺς τῆς Αἰγύπτου, τῆς τετάρτης δυναστείας). — Protée ὁ Πρωτεύς ἦτο, κατὰ τοὺς νεωτέρους μυθογράφους, βασιλεὺς τῆς Αἰγύπτου ἐπὶ τῶν Τρωϊκῶν. — du temple de Salomon τοῦ ναοῦ τοῦ Σολομῶντος. (ὁ Σολομῶν ὑπῆρξε βασιλεὺς τῶν Ἰσραηλιτῶν, διάδοχος τοῦ Δαυΐδ. Ἡ δικαιοσύνη του ὑπῆρξε παροιμιώδης. Ἀνήγειρεν οὗτος μεγαλοπρεπέστατον ναόν). — qui ont ravagé αἵτινες κατέστρεψαν. — et l'énormité de leurs masses καὶ τὸ ὑπερμέγεθος τῶν ὄγκων των. — leur assurer ὅτι ἐξασφαλίζουν εἰς αὐτάς. — n' est point exagéré οὐδόλως εἶναι ὑπερβολικό·. — ces montagnes factices τὰ τεχνητὰ ταῦτα ὄρη. — dix lieues δέκα λεύγας (ἡ λεύγη ἀντιστοιχεῖ συνήθως πρὸς 4 καὶ πλέον χιλιόμετρα). — à mesure que l' on s' approche ἐφ' ὅσον πλησιάζει τις. — la variété des sensations τὴν ποικιλίαν τῶν ἐντυπώσεων. — l'ampleur τὸ εὖρος, τὸ πλάτος. — la mémoire des temps ἡ ἀνάμνησις τῶν χρόνων. — le calcul du travail ὁ ὑπολογισμὸς τῆς ἐργασίας — qui rampe ὅστις ἔρπει. — d' humiliation ταπεινώσεως.

R o m e

Σελίς 44. — Colisée (τὸ Κολοσαῖον ἦτο μεγαλοπρεπὲς ἀμφιθέατρον τῆς Ρώμης, οὗτινος ἡ ἀνέγερσις ἤρχισεν ἐπὶ τοῦ αὐτοκράτορος Οὐεσπασιανοῦ καὶ ἡ ἀποπεράτωσις συνετελέσθη ἐπὶ Τίτου. Ἀπετελεῖτο ἐξ ὀγδοήκοντα σειρῶν κερκίδων καὶ ἠδύνατο νὰ περιλάβῃ πλέον τῶν 80,000 θεατῶν. Ἐν αὐτῷ ἐτελοῦντο οἱ ἀγῶνες τῶν μονομάχων καὶ ἐρρίπτοντο, κατὰ τὴν ἐποχὴν τῶν διωγμῶν, οἱ χριστιανοὶ ὡς βορὰ ἀγρίων θηρίων). — des fleuves d' or ποταμούς χρυσοῦ. (ἡ συγγραφὴ μεταχειρίζεται τὴν ἀνωτέρω μεταφορὰν ὅπως παραστήσῃ τὴν ἀπειρίαν τῶν ὑπ' χρύσων ἡλιακῶν ἀκτίνων). — de l' enfoncement des loges et des corridors ἐκ τοῦ βυθοῦ τῶν θεωρείων καὶ τῶν διαδρόμων. — avec un palmier μετὰ φοῖνικος. — exprès ἐξεπίτηδες. — au

lieu des cris de joie que des spectateurs féroces ἀντι-
 κραυγᾶν χαρᾶς ἅς θηριόψυχοι θεαταί (ὁ ῥωμαϊκὸς λαὸς
 ἠσθάνετο ἀγρᾶν χαρὰν βλέπων τοὺς δυστυχεῖς χριστιανοὺς καταβρο-
 χθίζομένους ὑπὸ τῶν θηρίων, ἢ τοὺς μονομάχους ἀλληλοσφαζομέ-
 νου).—la cloche du dôme de saint-Pierre ὁ κώδων τοῦ θόλου τοῦ
 Ἁγίου Πέτρου.—retentit ἀντηχεῖ.—par des sons religieux δια-
 θρησκευτικῶν ἤχων (sonner = ἤχεῖν, la religion = ἡ θρησκεία).—de
 Rome païenne τῆς εἰδωλολατρικῆς Ρώμης.

Missions du Paraguay

Σελίς 45.—Missions ἀποστολαὶ ἱεραποστόλων (πρὸς προσηλυτι-
 σμὸν τῶν ἀγρίων εἰς τὸν Χριστιανισμόν).—Paraguay ἢ Παραγουάη
 (πολιτεία τῆς Ν. Ἀμερικῆς).—conversion προσηλυτισμός.—Fo-hi
 (αὐτοκράτωρ, ὃν οἱ Κινεζοὶ θεωροῦσιν ὡς τὸν πρῶτόν τῶν αὐτοκρά-
 τορα καὶ νομοθέτην. Ἦκμασε 3,300 ἔτη π.Χ.).—se glisser pour
 ainsi dire νὰ διολισθαίνῃ οὕτως εἰπεῖν.—jusque dans les nids μέχρι
 τῶν φωλεῶν.—afin d'apprivoiser ἵνα ἐξημερώσῃ.—les missionnai-
 res οἱ ἱεραπόστολοι.—dans les eaux du Paraguay εἰς τὰ ὕδατα τοῦ
 ποταμοῦ Παραγουάη (ἐξ οὗ ἔλαβε καὶ τὸ ὄνομα ἡχώρα ἦν διαβρέχει).—
 les anciennes relations αἱ πολυαιδιηγήσεις.—un bréviaire sous le
 bras gauche μὲ μίαν σύνοψιν ὑπὸ τὴν ἄριστεράν μασχάλην.—sans
 autre provision ἄνευ ἄλλου ἐφοδίου.—elles nous les peignent se
 faisant jour à travers les forêts μᾶς τοὺς περιγράφουσι (αἱ ἀρχαῖαι
 δηλ. διηγήσεις) διανοίγοντας δρόμον διὰ μέσου τῶν δασῶν.—maré-
 cageuses τελματώδεις. (la merécage = τὸ τέλμα).—gravissant des
 roches escarpées διαπερῶντας βράχους ἀποκρήμινους.—et furetant
 καὶ ἀνερευνῶντας.—au risque d'y trouver des serpents μὲ κίνδυνον
 νὰ εὔρωσιν ἐκεῖ ὄφεις.—furent massacrés et dévorés κατεσφάγησαν
 καὶ κατεβροχθίσθησαν.—percé de flèches διατρυπημένος ὑπὸ βελῶν

¶ *l' arc* = τὸ τόξον *le carquois* = ἡ φαρέτρα). — par les oiseaux de proie ὑπὸ τῶν σαρκοφάγων ὀρνέων (*la proie* = ἡ λεία). — à *l' office des morts* εἰς τὴν νεκρώσιμον ἀκολουθίαν (εἰς τὴν σελίδα δηλ. τῆς νεκρωσίμου ἀκολουθίας). — *les restes* τὰ λείψανα. — il s' *empressait* ἐπροθυμοποιεῖτο. — un *Te Deum* ἕνα ὕμνον εὐχαριστήριον. — *les hordes barbares* τὰς βαρβαρικὰς ὀρδάς. — autour du prêtre inconnu περίξ τοῦ ἀγνώστου ἱερέως. — comme un enchanteur ὡς γόητα, μάγυν. — et se sentaient saisies d' une frayeur étrange ἠσθάνοντο ἑαυτὰς καταλαμβανομένας; ὑπὸ τρόμου παραδόξου, ἀλλοκότου — *le religieux* ὁ ἱερωμένος. — peu à peu ὀλίγον κατ' ὀλίγον. — *l' étendard de paix* τὴν σημαίαν τῆς εἰρήνης. — un aimant secret semblaît les attirer μυστικός τις μαγνήτης ἐφαίνετο ὅτι τοὺς εἴλκυε. — de son embuscade ἐκ τῆς ἐνέδρας του. — *les* invitait à quitter τοὺς προσεκάλει νὰ ἐγκαταλείψουν, νὰ ἀφήσουν. — pour jouir ἵνα ἀπολαύσουν. — *Les Jésuites* οἱ Ἰησουῖται (τὸ μοναχικὸν τάγμα τῶν Ἰησουῖτῶν ἰδρυθῆ ὑπὸ τοῦ Ἰγνατίου Λοῦόλα ἐν ἔτει 1534 καὶ σὺν τῷ χρόνῳ ἀπέκτησε μεγίστην ἰσχὺν παρὰ τῷ καθολικῷ κόσμῳ), — se furent attachés προσεταιρίσθησαν. — ils eurent recours προσέφυγον. — fort sensibles λίαν εὐαίσθητοι. — sur des pirogues ἐπὶ πηρογῶν. ¶ αἱ πηρογαὶ εἶναι ἐλαφρότατα πλοῖα εἰς τὴν ἀρχαίαν ἐν χρήσει παρὰ τοῖς ἀγρίοις. Κατσκευάζονται δὲ εἴτε ἐκ κορμοῦ δένδρου κοίλου ἐσωτερικῶς, εἴτε ἐκ δερμάτων ἐρραμένων). — en chantant des cantiques ἄδοντες θρησκευτικούς ὕμνους. — *les néophytes* οἱ νεοφῶτιστοι. — pour attirer dans les rets de *l' oiseleur* ἵνα ἐλκύσωσιν εἰς τὰ δίκτυα τοῦ πτηνοθήρα — de se venir prendre au piège νὰ ἔλθουν νὰ πιασθῶν εἰς τὴν παγίδα. (ἡ κανονικὴ σειρά τῶν λέξεων θὰ ἦτο de venir se prendre au piège. Τὸ σχῆμα τοῦτο καλεῖται inversion = ἀντιμετάθεσις). — ces accents τοὺς φθόγγους τούτους. — et suivaiënt à la nage *la nacelle enchantée* καὶ ἠκολούθουν κολυμβῶντες τὸ μαγικὸν πλοῖον. — *l' avant-goût* ἡ προαπόλαυσις, ἡ πρόπειρα. — de *l' humanité* τοῦ οἴκτου, τῆς φιλανθρωπίας. — subjugué par un attrait irrésistible

ὑποδουλωθεὶς ὑπὸ θελγῆτρον ἀκαταμαχήτου, —aux eaux régéné-
ratrices μετὰ τὰ ἀναγεννῶντα, τὰ ἀναμορφωτικὰ ὕδατα.

L'Abenaki.

Σελὶς 47.—Les Abenakis, φυλὴ ἀγρία κατοικοῦσα εἰς τὸ βόρειον
μέρος τῶν Ἠνωμένων Πολιτειῶν καὶ εἰς τὸν Καναδᾶν. — défit un
détachement anglais κατέστρεψεν ἐν ἀγγλικὸν ἀπόσπασμα. — et
acharnés à les poursuivre καὶ μαινομένους πρὸς καταδίωξίν των.
—pressé par deux sauvages προσβαλλόμενος, πιεζόμενος ὑπὸ δύο
ἀγρίων. — se dérober à la mort νὰ διαφύγη τὸν θάνατον. — et se
dispose καὶ ἐτοιμάζεται. —après l'avoir ajusté ἀφοῦ τὸν ἐσημάδευ-
σεν. — qui allaient le massacrer οἷτινες ἔμμελον νὰ τὸν σφάζουν.
—le rassura par ses caresses τὸν ἐνεθάρρυνε διὰ τῶν θωπειῶν του.
(caresser= θωπεύειν). — et les arts grossiers κοί τὰς χονδροειδεῖς
τέχνας. —et se mirent en campagne καὶ ἐξεστράτευσαν. —firent une
marche ἔκαμον πορείαν. —à une plaine εἰς τινα πεδιάδα. —un camp
d'Anglais στρατόπεδον Ἄγγλων. —le fit voir τὸ ἔδειξεν. —en obser-
vant sa contenance παρατηρῶν τὴν μορφήν του. —un canôt πλοιά-
ριον μονόξυλον. —à surprendre l'original dans la forêt νὰ καταλαμ-
βάνη ἐξαπίνης τὴν ἄλκην ἐν τῷ δάσει (ἄλκη, ζῶον τῆς Ἀμερικῆς). —
à enlever la chevelure à l'ennemi νὰ ἀποσπᾷς τὴν κόμην τοῦ
ἐχθροῦ. (ἢ τοιαύτη ἀγρία συνήθεια ἦτο λίαν διαδεδομένη παρὰ τοῖς
βαρβάροις λαοῖς). —ingrat ἀχόριστος. —l'Anglais protesta qu'il aime-
rait mieux ὁ Ἄγγλος διεμαρτυρήθη ὅτι θὰ προεΐμα
. —que de verser le sang d'un Abenaki ἢ νὰ χύσῃ τὸ
αἷμα ἑνὸς Ἀ. —tout son corps tremblait ὅλον του τὸ σῶμα ἔτρεμεν.
—il était presque étouffé par des gémissements ἀπεπνίγετο σχεδὸν
ὑπὸ στεναγμῶν. (gémir στενάζειν). — allait se lever ἔμελλε νὰ ἀνα-

τείλῃ.—afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil
 ἵνα ὁ πατήρ σου εὐχαρισῆται ἀκόμη τὰ βλέπη τὸν ἥλιον.

Le parlement grec en 1832.

Σελίς 49.—une séance du parlement grec μία συνεδρίασις τοῦ ἑλλη.ικοῦ κοινοβουλίου. — un hangar de bois ὑπόστεγον ξύλινον.— mal jointes κακῶς συνηροσμένας.—les députés οἱ βουλευταί.—sur un monceau ἐπὶ σωροῦ.—d'une escorte ὑπὸ ἀκολουθίας, συνοδείας.—chargés d'armes superbes κατάφορτοι λαμπρῶν ὄπλων.—vont se grouper μεταβαίνουνσι τὰ συγκεντρωθῶσιν.—présente l'image παριστῆ τὴν εἰκόνα, δίδει τὴν ἐντύπωσιν. — d'un campement ou d'une caravane στρατοπεδεύσεως συνοδείας (καραβανίου).—l'attitude des députés est martiale et fière ἡ στάσις τῶν βουλευτῶν εἶναι ἀρήτιος καὶ ὑπερήφανος. (martial ἐκ τοῦ Mars ὁ Ἄρης, θεὸς τοῦ πολέμου).—sans interruption ἄνευ διακοπῆς.—d'un ton de voix ému μετὸν φωνῆς συγκεκινημένον.—mesuré εὐρυθμόν.—ces figures féroces αἱ ἄγρια ἐκεῖναι μορφαί.—qui repoussent l'œil αἱ ὁποῖαι ἀναγκάζουν τινὰ τὰ ἀποστρέφῃ τοὺς ὀφθαλμούς.—Nauplie τὸ Ναύπλιον. (ἡ πρώτη ἐντύπωσις τοῦ συγγραφέως τοῦ παρόντος ἔργου Λαμαρτίνου ἐκ τῆς τότε πρωτεύουσῆς τοῦ Ἑλληνικοῦ Κράτους δὲν ἦτο παντάπασιν καλὴ μετεβλήθη ὅμως αὐτῇ εὐθὺς ὥς ὁ εὐγενὴς γαλάτης ἀντίκρουσε τὰς σοβαρὰς καὶ ἀξιοπρεπεῖς φυσιογνωμίας τῶν ἐπιλέκτων τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους ἀντιπροσώπων). — avec lequel ils viennent de combattre διὰ τοῦ ὁποίου προὸ ὀλίγον ἐπολέμησαν.—et qui délibèrent καὶ οὔτινες βουλευόνται.—conseil de guerre πολεμικὸν συμβούλιον.—et à la fois de plus imposant καὶ συγχρόνως μᾶλλον ἐπιβλητικόν.—sous une voûte de planches ὑπὸ θόλον ἐκ σανίδων.—polissent σιλιβώνουν.—et que les chevaux hennissent καὶ ἐνῶ οἱ ἵπποι χρεμετίζουν.—le sentier des montagnes τὴν ἀτραπὸν τῶν ὄρέων.—ce sont les montagnards

οὔτοι εἶναι οἱ ὀρεσίβιοι. — aisément εὐκόλως. — à des traits plus efféminés ἐκ χαρακτηριστικῶν μᾶλλον ἐκτεθηλυμένων. — astucieuse πονηράν, πανοῦργον. — ont enlevé ἀφήρσαν. — pour y imprimer l'empreinte ἵνα ἐντυπώσωσιν ἐπ' αὐτῶν (τῶν προσώπων των δηλ.) τὸν τύπον —et de la ruse καὶ τῆς πανουργίας.

J e a n n e d' A r c

Σελίς 50. — Dans son armure blanche ἐν τῇ λευκῇ της πανοπλία (Ἡ Ἰωάννα Δ' Ἄρκ ἡ ἐπωνομασθεῖσα Ἀὐρηλιανὴ Παρθένωσ ἦτο ἡρώϊς γαλλίς, γεννηθεῖσα ἐν Domremy ἐν ἔτει 1412. Φύσει θεοσεβῆς νεᾶνις, ἐνόμισεν ὅτι ἤκουσε φωνὴν ἐξ οὐρανοῦ, ἣτις τῇ ἔλεγεν ὅτι αὕτη ἦτο προωρισμένη ἄνωθεν νὰ ἀπελευθερώσῃ τὴν πατρίδα της ἀπὸ τῆς ἐπιδρομῆς τῶν Ἄγγλων. Κατορθώσασα νὰ πείσῃ τὸν τότε βασιλέα τῆς Γαλλίας Κάρολον τὸν 7^{ον} νὰ τῇ δώσῃ μικράν τινα στρατιωτικὴν δύναμιν, ἐπιτίθεται κατὰ τῶν Ἄγγλων καὶ τοὺς ἐξαναγκάζει νὰ λύσωσι τὴν πολιορκίαν τῆς Ἀὐρηλίας (Orleans), νικᾷ δὲ αὐτοὺς ἔπειτα εἰς Patay. Προδοθεῖσα ὅμως ὑπὸ τῶν ὀπαδῶν της, ἔπεσεν εἰς χεῖρας τῶν θανασίμων ἐχθρῶν της, οἵτινες τὴν κατεδίκασαν ὡς μάγισσαν εἰς τὸν διὰ πυρᾶς θάνατον, ὃν καὶ ὑπέστη καρτερικῶς ἐν ἔτει 1431)—derrière l'autel ὀπισθεν τῆς Ἁγίας Τραπέζης.—fleur-delisé διῤφασμένην μὲ κρίνα, (τὸ fleur de lis=ἄνθος τοῦ κρίνου ἦτο ἔμβλημα τοῦ βασιλικοῦ οἴκου τῆς Γαλλίας).

Un bel exemple de générosité—Les habitants de Soleure

Σελίς 51. — Ἐν ὄραϊον παράδειγμα μεγαλοφροσύνης.—fut assiégée ἐπολιορκήθη (le siège=ἡ πολιορκία).—un pont μία γέφυρα.—

furent tout d'un coup enflées par d'abondantes pluies ὀγκώθησαν αἴφνης ἐξ ἀφθόνων βροχῶν.—d' être entraîné par les eaux να παρασυρθῆ ὑπὸ τῶν ὑδάτων.—de se tenir en masse να σταθῶσιν ἄθροοί (la masse=ὁ σωρός, ἡ μάζα, ἡ ὀλότης).—viennent encore joindre leurs eaux ἔρχονται ἀκόμη να ἐνώσωσι τὰ ὑδατά των.—le pont s'ébranle ἡ γέφυρα διασείεται, συγκλονίζεται.—Prendre la fuite να τραπῶσιν εἰς φυγὴν (fuir = φεύγειν).—un fracas εἰς πάταγος.—le pont est renversé ἡ γέφυρα ἀνατρέπεται.—s'embarrassant dans leurs armes ἐμπλεκόμενοι εἰς τὰ ὄπλα των.—d'autres sont entraînés par le tourbillon παρασύρονται ὑπὸ τῆς δίνης.—assistaient παρίσταντο.—la compassion leur fit oublier leur sentiment ὁ οἶκτος τοῦ; ἔκαμε να λησμονήσουν τὸ (κατὰ τῶν ἐχθρῶν των) αἴσθημα μίσους.—ils volent avec des bateaux (πετώσι) σπεύδουσι μετὰ πλοιαρίων.—au péril de leur vie με κίνδυνον τῆς ζωῆς των.—(périlleux-κινδυνώδης).—bravent l'inondation ἀψηφοῦσι τὴν πλήμμυραν.—les rappellent à la vie τοὺς ἐπαναφέρωσιν εἰς τὴν ζωὴν (ἐκ τῆς καταστάσεως τῆς παντελοῦς ἀναισθησίας εἰς ἣν εὗρισζοντο).—portait une bannière ἔφερε σημαίαν.—en échange de vos bons services εἰς ἀντάλλαγμα τῶν καλῶν σας ὑπηρεσιῶν.—et dont vous faites un si noble usage καὶ ὧν κάμνετε τόσον εὐγενῆ, ὑψηλὴν χοῆσιν.

La Marseillaise.

Σελὶς 53.—L'étendard sanglant ἡ αἱμοστογῆς σημαία.—mugir ces féroces soldats να βρυχῶνται οἱ ἄγριοι ἐκεῖνοι στρατιῶται (αἱ ἐχθρικάι δηλ. στρατιαὶ αἱ εἰσβαλοῦσαι εἰς τὸ γαλλικὸν ἔδαφος) —égorger να σφάζουν.—un sang impur αἷμα ἀκάθαρτον, μισρόν.—des rois conjurés τῶν συνωμοτησάντων βασιλέων.—ces ignobles entraves αἱ ἀνελεύθεροι αὐταὶ πέδαι.—quel outrage! ὁποία ὕβρις! ὁποία προσβολή!—on ose méditer τολμοῦν να σκεφθοῦν.—des

cohortes étrangères στρατεύματα ξένα. (Cohortes ἔκαλοῦτο παρὰ
Ρωμαίοις σώματα πεζῶν ἐκ πεντακοσίων ἀνδρῶν. Παρὰ ποιηταῖς ἡ
λέξις αὕτη σημαίνει γενικῶς: στρατεύματα). — ces phalanges mer-
cenaires αἱ μισθοφορικαὶ αὗται φάλαγγες. — terrasseraient ἤθελον
ἐξολοθρεύσειν. — se ploiraient ἤθελον καμφθῆναι, κύψῃ. — combats πολέ-
μῃσιν (προστακτικῇ τοῦ ῥήματος combattre). — que la Victoire
accoure à tes mâles accents εἶθε ἡ Νίκη νὰ προστρέξῃ εἰς τοὺς
ἀρρενωπούς σου φθόγγους.

ΒΙΟΓΡΑΦΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

(Κατ' ἀλφαβητικὴν τάξιν)

Barthélemy (Jean-Jacques) λόγιος γάλλος συγγραφεύς. γεννηθεὶς τῷ 1716 καὶ ἀποθανὼν τῷ 1795. Περιέγραψε πλήρως τὰ ἦθη καὶ τὰ πολιτεύματα τῆς Ἀρχαίας Ἑλλάδος ἐν τῷ συγγράμματι του τῷ ἐπιγραφομένῳ «Voyage d'Anacharsis» (Ταξείδιον τοῦ Ἀναχάρσιδος).

Buffon (Georges-Louis-Leclerc comte de) περίφημος φυσιοδίφης καὶ εἰς τῶν μεγαλειτέρων συγγραφέων τῆς Γαλλίας κατὰ τὸν 18ον αἰῶνα. γεννηθεὶς ἐν Montbart τῷ 1707 καὶ ἀποθανὼν ἐν Παρισίοις τῷ 1788. Συνέγραψε τὴν Histoire Naturelle (Φυσικὴν Ἱστορίαν).

Chateaubriand (François-René de) ἐπιφανὴς γάλλος συγγραφεύς, γεννηθεὶς τῷ 1768 καὶ ἀποθανὼν ἐν Παρισίοις τῷ 1848. Ἐπεχείρησε ταξείδιον εἰς Ἀμερικὴν, καὶ τὰς ἐξ αὐτοῦ ἐντυπώσεις του περιέγραψε μετὰ μεγίστης χάριτος καὶ ἀπλότητος ἐν τοῖς ἔργοις του Atala, René, les Natchez, Διελθῶν καὶ ἐξ Ἑλλάδος ἔκαμε περιγραφὴν καὶ ταύτης ἐν τῷ ἔργῳ του τῷ ἐπιγραφομένῳ Itinéraire de Paris à Jérusalem Δρομολόγιον ἀπὸ Παρισίων εἰς Ἱερουσαλήμ).

Duguy (Victor) γάλλος ἱστορικός, γεννηθεὶς τῷ 1811. Συνέγραψε Ρωμαϊκὴν καὶ Ἑλληνικὴν ἱστορίαν. Ἐγένετο ὕπουργός τῆς Παιδείας ἐπὶ τῆς Δευτέρας Αὐτοκρατορίας. Ἀπέθανεν ἐν Παρισίοις τῷ 1894.

Fénélon (François de Salignac de la Mothe) Ἀρχιεπίσκοπος τοῦ Cambrai, γεννηθεὶς τῷ 1651. Ὑπῆρξε παιδαγωγὸς τοῦ δουκὸς τῆς Βουργουνδίας, ἐγγόνου τοῦ Λουδοβίκου 14ου. Χάριν τοῦ μαθητοῦ του συνέγραψε τοὺς Μύθους (Fables) καὶ τὸ περίφημον ἔργον του Télémaque (Τηλέμαχος). Ἐγένετο μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας. Ἀπέθανε τῷ 1715.

La Fontaine (Jean de) ὁ ἐπιφανέστερος τῶν γάλλων μυθογράφων, γεννηθεὶς τῷ 1621 καὶ ἀποθανὼν τῷ 1694. Συνέγραψε τοὺς περιφήμους Μύθους (Fables) κατ' ἀπομίμησιν τοῦ Ἑλλήνου Αἰσώπου.

Laloi (Pierre) σύγχρονος γάλλος συγγραφεύς.

Lamartine (Alphonse de) ποιητὴς ἔξοχος καὶ πολιτικὸς ἀνὴρ γάλλος γεννηθεὶς τῷ 1790. Ἐγένετο μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας ἐν ἔτει 1830 καὶ βουλευτὴς μετὰ τέσσαρα ἔτη. Συνέγραψε πολλὰ ποιητικὰ καὶ πεζὰ ἔργα μεταξὺ τῶν ὁποίων διακρίνονται τὰ ἑξῆς: Jocelyn, Ταξείδιον ἐν τῇ Ἀνατολῇ (Voyage en Orient), Ἡ πτώσις ἐνός Ἀγγέλου (La chute d'un Ange). Ἡ ἱστορία τῶν Γιρονδίνων (Histoire des Girondins) κλπ. Ἀπέθανεν ἐν Παρισίοις τῷ 1859.

L a m e n n a i s, γάλλος φιλόσοφος και θεολόγος, γεννηθείς ἐν Saint-Malo τῷ 1782 ἤλθεν εἰς ῥήξιν πρὸς τὸν τότε Πάπαν τῆς Ρώμης Γρηγόριον και ἔγραψε κατ' αὐτοῦ πλείστα ἔργα. τῷ 1848 ἐγένετο μέλος τῆς Συντακτικῆς Σενελεύσεως. Ἀπέθανεν ἐν Παρισίοις τῷ 1854.

M a i s t r e (Joseph Marie de) γάλλος φιλόσοφος γεννηθείς τῷ 1753. Διέμεινεν ἐν Ρωσσίᾳ ἐπὶ δεκατέσσαρα ἔτη και συνέγραψε πολλά ἔργα ἐν οἷς: Π e ρ ῖ τ οῦ Π ά π α (Du Pape), και Ἐ σ π έ ρ α ἰ τ ῆ ς Π e τ ρ ο υ π ό λ e ω ς (Soirées de Saint-Petersbourg). Ἀπέθανεν ἐν Τουρίνῳ τῷ 1821.

M a l t e - B r u n, γάλλος γεωγράφος, γεννηθείς τῷ 1775 Συνέγραψε τὴν Π a γ κ ό σ μ ῖ ο ν Γ e ω γ ρ α φ ῖ α ν (Géographie Universelle). Εἶναι ὁ ἰδρυτὴς και πρῶτος γραμματεὺς τῆς Γεωγραφικῆς Ἑταιρίας. Ἀπέθανεν ἐν Παρισίοις τῷ 1826.

M a r m o n t e l (Jean-François) φιλόλογος γεννηθείς τῷ 1723. Συνέγραψε τοὺς Ἰ γ κ α σ ῖ ο υ ς (Incas). τὸν Β e λ ῖ σ ά ρ ῖ ο ν (Bélisaire), Ἀ π ο μ ν η μ ο ν ε ὑ μ α τ α (Mémoires). Ἀπέθανε τῷ 1799.

M é r i m é e (Prosper) γάλλος συγγραφεὺς γεννηθείς τῷ 1803. Ἐχορημάτισεν ἐπιθεωρητὴς τῶν ἱστορικῶν μνημείων τῆς Γαλλίας, μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας και γεοουσιαστής. Μεταξὺ τῶν ἔργων του εἶναι: αἱ Σ κ έ ψ ε ἰ ς ἐπὶ τῆς Ἰ σ τ ο ρ ῖ α ς τ ῆ ς Ἐ λ λ ά δ ο ς (considérations sur l'histoire de la Grèce), ὁ M a t t e o F a l c o n e και τὸ ἄριστον τῶν ἔργων του ἡ Κ ο λ ό μ β α (Colomba). Ἀπέθανεν ἐν ἔτει 1870.

M i c h e l e t (Jules) γάλλος ἱστορικός, καθηγητὴς τοῦ γαλλικοῦ Κολλεγίου γεννηθείς τῷ 1798. Ἐπισημότερα τῶν ἔργων του εἶναι: ἡ Ἰ σ τ ο ρ ῖ α τ ῆ ς Γ α λ λ ῖ α ς (Histoire de France) και Ἰ σ τ ο ρ ῖ α τ ῆ ς Ἐ π α ν α σ τ ά σ e ω ς (Histoire de la Révolution). Ἀπέθανεν τῷ 1874.

R a c i n e (Jean) ἔξοχος γάλλος τραγικός, γεννηθείς τῷ 1636 ἐν Ferté Milon. Συνέγραψε μίαν κωμῶδιαν Les P l a i d e u r s και πολλές τραγωδίας: A n d r o m a q u e, B r i t a n i c u s, B é r é n i c e, B a j a z e t, M i t h r i d a t e I p h i g é n i e, P h è d r e, E s t h e r, και A t h a l i e. Ὁ ποιητὴς οὗτος εἶναι ὁ κατ' ἔξοχὴν ζωγράφος τῆς ἀνθρωπίνης καρδίας. Ἡ ἀλληλογραφία του μετὰ τῶν φίλων του και τοῦ υἱοῦ του ἔχει πολλὴν ἀξίαν ἀπὸ φιλολογικῆς ἀπόψεως. Ἀπέθανε τῷ 1699.

R o l l i n, πρῶτανις τοῦ ἀρχαίου Πανεπιστημίου τῶν Παρισίων και καθηγητῆς τοῦ Γαλλικοῦ Κολλεγίου. Συνέγραψε: Ἀ ρ χ α ῖ α Ἰ σ τ ο ρ ῖ α (Histoire ancienne) και Ρ ω μ α ῖ κ ῆ Ἰ σ τ ο ρ ῖ α (Histoire romaine). Ἐγεννήθη τῷ 1661 και ἀπέθανε τῷ 1741.

R e c l u s (Elisée), σοφὸς γάλλος γεωγράφος, γεννηθείς τῷ 1830 και ἀποθανὼν ἐν Βρυξέλλαις τῷ 1905. Ὑπῆρξεν ἄνθρωπος φιλελευθέρων ἀρχῶν και μεγαλόφρων. Συνέγραψε: Π a γ κ ό σ μ ῖ ο ς Γ e ω γ ρ α φ ῖ α (Géographie Universelle), ἡ Γ ῆ (la Terre), Ὁ Ἄ ν θ ρ ω π ό ς (L'Homme) κ. λ. π.

S a i n t - L a m b e r t, γάλλος φιλόσοφος και ποιητὴς τοῦ 18ου αἰῶνος, γεννηθείς τῷ 1717. Συνέγραψε μεταξὺ ἄλλων ἔργων και ποίημα ἐπιγραφόμενον

«Les Saisons» (Αἱ Ἐποχαί), περιέχον ἱκανὸν ἀριθμὸν ὠραίων στίχων. Ἀπέθανε τῷ 1803.

Sand (George), φιλολογικὸν ὄνομα τῆς Amadine—Lucie βαρῶνης Dudevant, ἐπιφανοῦς γαλλίδος συγγραφέως καὶ μυθιστοριογράφου, γεννηθείσης ἐν Παρισίοις τῷ 1804. Συνέγραψε πλείστα ἔργα ἐν οἷς διακρίνεται ἡ δύναμις τῆς φαντασίας της καὶ ἡ ἔκτακτος ψυχολογικὴ της δεινότης. Ἀπέθανεν ἐν ἔτει 1876.

Staël (Mme de) γαλλίς συγγραφεὺς, γεννηθεῖσα τῷ 1766 ἐν Παρισίοις. Ἦτο θυγάτηρ τοῦ διασήμου οἰκονομολόγου Νεκκέρου. Λόγῳ τῶν φιλελευθέρων της φρονημάτων κατεδιώχθη ἀπὸ τοῦ Ναπολέοντος τοῦ 1ου. Συνέγραψε τὰ ἑξῆς ἔργα: Ἡ Δελφίνη (Delphine), Ἡ Κορίννη (Corinne) καὶ Περὶ Γερμανίας. (De l'Allemagne).

Volney (Constantin), γάλλος σοφός, γεννηθεὶς ἐν Craon τῷ 1757 καὶ ἀποθανὼν ἐν Παρισίοις τῷ 1820.

Voltaire, ὁ γονιμώτερος τῶν γάλλων πεζογράφων καὶ ποιητῶν καὶ ὁ μεγαλειότερος φιλόσοφος τοῦ 18ου αἰῶνος. Ἐγεννήθη ἐν Παρισίοις τῷ 1694. Ἐγένετο μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας τῷ 1746 καὶ ὑπῆρξε προσωπικὸς φίλος τοῦ φιλοσόφου βασιλέως τῆς Πρωσσίας Φρειδερίκου τοῦ Β'. Μεταξὺ τῶν ἀπείρων ἔργων του συγκαταλέγονται: Ὁ Αἰὼν τοῦ Λουδοβίκου τοῦ 14ου (Le Siècle de Louis XIV), ἡ Ἱστορία τοῦ Καρόλου τοῦ 1ου (Histoire de Charles XII), τὸ Φιλοσοφικὸν Λεξικὸν (Dictionnaire philosophique). Ἐπίσης ἡ Ἀλληλογραφία του ἔχει μεγάλην φιλολογικὴν ἀξίαν. Ἀπέθανεν ἐν Παρισίοις τῷ 1778 τῇ 30ῇ Μαΐου,

ΑΠΑΡΑΙΤΗΤΟΝ ΒΟΗΘΗΜΑ ΠΑΝΤΟΣ ΓΑΛΛΟΜΑΘΟΥΣ ΕΙΝΑΙ ΤΟ ΕΝΤΕΛΟΣ ΠΡΩΤΟΤΥΠΟΝ ΕΡΓΟΝ :

ΟΙ ΓΑΛΛΙΣΜΟΙ

LES GALLICISMES

ἦτοι

ΙΔΙΩΤΙΣΜΟΙ & ΜΕΤΑΦΟΡΙΚΑΙ ΕΚΦΡΑΣΕΙΣ ΤΗΣ ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ

ΣΥΛΛΕΓΕΝΤΕΣ ΚΑΙ ΕΡΜΗΝΕΥΘΕΝΤΕΣ ΕΙΣ ΤΗΝ ΕΛΛΗΝΙΚΗΝ

Μετὰ πολλῶν ἐπεξηγηματικῶν σημειώσεων καὶ παραδειγμάτων

ΥΠΟ

ΧΡΗΣΤΟΥ Ν. ΚΑΡΑΒΑ

Πτυχιούχου τῆς Φιλολογικῆς Σχολῆς τοῦ ἐν Dijon Πανεπιστημίου
Καθηγητοῦ τῶν Γαλλικῶν ἐν τῷ Ἐθνικῷ Μ. Πολυτεχνείῳ
Τακτικοῦ Καθηγητοῦ ἐν τῇ Ἀνωτ. Σχολῇ τῶν Τ.Τ.Τ.

Οὐδενὸς ἀνεπτυγμένου ἀνθρώπου διαφεύγει τὴν ἀντίληψιν ὅτι τὸ σπουδαιότερον μέρος ἐν τῇ ἐκμαθήσει τῆς γαλλικῆς γλώσσης, ἀλλὰ καὶ ὁ μᾶλλον δυσυπέρβλητος σκόπελος συνάμα διὰ πάντα γαλλομαθῆ, εἶναι τὸ μέγα πλῆθος τῶν ἰδιωτισμῶν καὶ μεταφορικῶν ἐκφράσεων τῆς γλώσσης ταύτης. Δύναται δὲ νὰ λεχθῆ, ἄνευ ὑπερβολῆς, ὅτι ὁ μὴ γνωρίζων τοὺς γαλλισμοὺς δὲν γνωρίζει τὴν γαλλικὴν.

Δυστυχῶς τὸ πλεῖστον τῶν γαλλομαθῶν λεγομένων Ἑλλήνων γνωρίζουσιν ἀτελέστατα τὴν γαλλικὴν εἴτε ἐνεκεν κακῆς διδασκαλίας εἴτε, ἕπερ καὶ πιθανώτερον, ἐξ ἑλλείψεως παντελοῦς μέχρι τοῦ νῦν βιβλίου εἰδικοῦ ἕπερ νὰ περιέχη, ἀναλύη καὶ ἐρμηνεύη ἑλληνιστὶ τοὺς ἐν χρήσει γαλλισμοὺς,

Τὴν τοιαύτην σπουδαιοτάτην ἀληθῶς ἑλλειψιν θέλων νὰ πληρώσω, ἀνέλαβον τὸ λίαν δυσχερὲς ἔργον τῆς συντάξεως βιβλίου εἰδικοῦ διὰ τὸν ἀνωτέρω σκοπόν, χωρὶς ποσῶς νὰ φεισθῶ κόπων καὶ ἕπερ ἐξέδωκα ὑπὸ τὸν τίτλον **“ΟΙ ΓΑΛΛΙΣΜΟΙ,,**

Εἰς τὰς 450 σελίδας τοῦ συγγράμματός μου τούτου ταξινομοῦνται, ἀναλύονται λεπτομερῶς καὶ ἐρμηνεύονται ἑλληνιστὶ πέντε ὀλόκληροι χιλιάδες (5000) γαλλισμῶν. Δὲν ὄκνησα δὲ νὰ

πλουτίσω τὸ σύγγραμμά μου τοῦτο διὰ πολλῶν παραδειγμάτων, εἰλημμένων ἐξ ἔργων κρατίστων γάλλων συγγραφέων, ἅτινα διασαφηνίζουσι τελείως τὸν τρόπον τῆς χρήσεως ἑνὸς ἐκάστου γαλλισμοῦ.

Πέποιθα ὅτι ἐν τῷ πονήματί μου, τῷ ἐντελῶς πρωτοτύπῳ διὰ τὴν Ἑλλάδα, θέλουσι εὑρεῖ οἱ περὶ τὴν ἐκμάθησιν τῆς γαλλικῆς γλώσσης ἀσχολούμενοι πολύτιμον ἀληθῶς βοήθημα πρὸς τελειοποίησίν των.

Χρῆστος Ν. Καραβᾶς

ΚΡΙΣΕΙΣ ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΕΡΓΟΥ «ΟΙ ΓΑΛΛΙΣΜΟΙ»

Εὐθὺς ἄμα τῇ ἐκτυπώσει τοῦ ἔργου μου ἔσπευσα νὰ ἀποστείλω ἀνὰ ἕν ἀντίτυπον εἰς διάφορα σημαίνοντα ἐν τοῖς γράμμασι πρόσωπα δυνάμενα νὰ ἐκφράσωσιν ἔγκυρον γνώμην περὶ τούτου, Ἐκ τῶν μέχρι τοῦδε ληφθεισῶν ἐπιστολῶν, αἵτινες εὐρίσκονται εἰς τὴν διάθεσιν παντὸς ὅστις ἠθέλε ζητήσῃ νὰ τὰς ἴδῃ, παραθέτω κατωτέρω ἀποσπάσματα τινὰ χαρακτηριστικὰ τῆς ἄκρως εὐμενοῦς, τῆς ἐνθουσιῶδους ὑποδοχῆς, ἧς ἔτυχε τὸ ἐν λόγῳ ἔργον μου,

Ἐξ ἀποσταλείσης μοι ἐπιστολῆς τῆς Α. Ε. τοῦ ἄλλοτε Πρέσβευς τῆς Γαλλίας κ. R. de Billy ἀποσπῶ ἐπὶ λέξει τὰ ἐξῆς: «*Σᾶς εὐχαρισῶ διὰ τὴν ἀποστολὴν τοῦ ἔργου ὑμῶν διὰ τὸ ὅποιον ἔλαβον ζῶηρον ἐνδιαφέρον καὶ ὕπερ θὰ συντελέσῃ, εἶμαι πεπεισμένος, εἰς τὸ νὰ γίνῃ κάλλιον γνωστὴ ἐν Ἑλλάδι ἡ γαλλικὴ γλῶσσα*».

Ὁ κ. Paillard, καθηγητῆς τοῦ ἐν Λωζάννῃ Πανεπιστημίου, εἰδικῶς μετακληθεὶς ὑπὸ τῆς Ἑλληνικῆς Κυβερνήσεως διὰ τὴν διοργανώσιν τῆς Ἀνωτάτης Σχολῆς Ἐμπορικῶν Σπουδῶν, μοι γράφει ἐπὶ λέξει τὰ ἐξῆς: «*Ἔσχον τὴν εὐχαρίστησιν νὰ λάβω τὸ ἔξοχον ἔργον σας ἐπὶ τῶν Γαλλισμῶν, ὅπερ εἶχετε τὴν εὐγενῆ καλωσύνην νὰ μοι ἀποστείλητε, Αἰσθάνομαι τὴν ὑποχρέωσιν νὰ σᾶς ἐκφράσω διὰ τῆς παρούσης ἔγην μου τὴν εὐχαρίστησιν ὡς καὶ τὰ εἰλικρινῆ μου συγχαρητήρια διὰ τὸ ἔργον σας τοῦτο ὅπερ τιμᾷ τόσον ὑμᾶς ὅσον καὶ τὴν Ἀνωτάτην Σχολὴν τῆς ὁποίας εἰσθε καθηγητῆς*».

Ὁ κ. Collin καθηγητῆς τῆς Ἑλληνικῆς Φιλολογίας ἐν τῷ Πανεπιστημίῳ τοῦ Nancy μοι γράφει ἐπὶ λέξει τὰ ἐξῆς: «*..... Ἐκτιμῶ*

τὰ μέγιστα τὸν ὄγκον τῆς ἐργασίας σας καὶ κολακεύομαι ὡς Γάλλος διὰ τὸν κόπον, ὃν κατεβάλατε, ἵνα καταστήσητε πλήρως προσιτοὺς εἰς τοὺς συμπατριώτας σας τοὺς ἰδιωτισμοὺς τῆς γλώσσης μας. Δὲν ἦτο βεβαίως οὐδόλως εὐχερὲς ἔργον νὰ καθορίσητε τὴν σημασίαν τοσοῦτων ἐκφράσεων, νὰ ὑποδείξητε τὴν προέλευσίν των καὶ νὰ εὕρητε τὴν ἀντίστοιχον ἔννοιαν εἰς ξένην γλῶσσαν. Ἐκ τῆς μελέτης ἦν ἕκαμον τοῦ βιβλίου ὑμῶν, ἐπετύχατε ἄριστα ἐν τῇ προσπάθειά σας Δὲν ἀμφιβάλλω ὅτι θὰ προσφέρετε ὑπηρεσίας εἰς τοὺς συμπατριώτας σας».

Ὁ κ. Couturier καθηγητῆς, εἰδικῶς μετακληθεὶς ὑπὸ τῆς Ἑλληνικῆς Κυβερνήσεως ὡς διευθυντῆς τοῦ διδασκαλείου τῶν Καθηγητῶν τῆς Γαλλικῆς ἐν τοῖς Γυμνασίοις τοῦ Κράτους, μοὶ γράφει ἐπὶ λέξει τὰ ἑξῆς: «Ἐλάβον καὶ διέτρεξα μετ' ἀπείρου εὐχαριστήσεως τὸ ὠραῖόν σας ἔργον ἐπὶ τῶν Γαλλισμῶν καὶ σπεύδω νὰ σᾶς ἐκδηλώσω ὄλην τὴν ἐντύπωσιν ἣν ἀπεκόμισα. Ἀνελάβετε καὶ ἐφέρατε εἰς αἴσιον πέρας ἔργον ἐξόχως δυσχερὲς Παρητήρησα ὅτι ἐξελέξατε πάντοτε τὴν μᾶλλον ἀπλῆν καὶ μᾶλλον φυσικὴν ἐξήγησιν ἐκάστου γαλλισμοῦ καὶ εἶμαι πεπεισμένος ὅτι τὸ βιβλίον σας ἀνταποκρίνεται εἰς πραγματικὴν ἀνάγκην. Τὸ ἐν λόγῳ ἔργον ἀποδεικνύει ὅτι ἔχετε ἐντελῶς ἐξαιρετικὴν γνῶσιν τῆς γλώσσης μας τῆς τόσο πλουσίας ἀλλὰ καὶ τόσο δυσκόλου πρὸς ἐκμάθησιν».

Ὁ κ. T. Colardeau καθηγητῆς τῆς Ἑλληνικῆς Φιλολογίας ἐν τῷ ἐν Grenoble Πανεπιστημίῳ μοὶ γράφει ἐπὶ λέξει τὰ ἑξῆς: « Σᾶς συγχαίρω θερμότατα διὰ τὸ ἔργον σας ὅπερ θὰ προσφέρῃ ὑπηρεσίας τόσο εἰς τοὺς ἐν Ἑλλάδι ταξειδεύοντας Γάλλους ὅσον καὶ εἰς τοὺς συμπατριώτας σας—τοὺς λίαν πολυαριθμούς ὡς γνωρίζω—οἵτινες ἐνδιαφέρονται διὰ τὴν γαλλικὴν γλῶσσαν. Τὸ ἔργον σας τοῦτο, παριστῶν μέγα ποσὸν ἐργασίας καὶ εὐσυνειδήτων ἐρευνῶν ἀξίζει νὰ ἐξαγληθῇ ταχέως καὶ τυπωθῇ εἰς δευτέραν ἐκδοσιν».

Ὁ ἀείμνηστος καθηγητῆς τοῦ Ἐθνικοῦ μας Πανεπιστημίου Νικ. Πολίτης μοὶ ἔγραψεν ὀλίγον χρόνον πρὸ τοῦ θανάτου του ἐπὶ λέξει τὰ ἑξῆς: « καὶ ἔρχομαι νὰ σᾶς εὐχαριστήσω τοσοῦτο μᾶλλον προθύμως καθ' ὅσον καὶ ἐκ τῆς ἀπλῆς ἐξετάσεως σελίδων τινῶν τοῦ βιβλίου σας

ἐπείσθην περὶ τῆς ἀξίας αὐτοῦ καὶ δὲν ἀμφιβάλλω ὅτι ἐπιμελεστέρα μελέτη, ἢν προτίθεται νὰ κάμω, θὰ ἐνισχύσῃ μᾶλλον ἀντὶ νὰ κλονίσῃ τὴν τοιαύτην μου κρίσιν».

Ἐπίσης εὐμενέστατα καὶ ὑπὸ τὸ αὐτὸ ὡς ἀνωτέρω πνεῦμα περίπου ἐξεφράσθησαν οἱ κ. κ. Picard διευθυντῆς τῆς Γαλλικῆς Ἀρχαιολογικῆς Σχολῆς, Roussel καθηγητῆς Γαλλικοῦ Πανεπιστημίου καὶ ἄλλοτε καθηγητῆς τοῦ Ἀνωτέρου Ἰνστιτούτου τῶν Γαλλικῶν Σπουδῶν, Ed. Driault ὁ διάσημος γάλλος ἱστορικός, καὶ πλείστοι καθηγηταὶ τῶν γαλλικῶν ἐν Γυμνασίοις.

Ἠγοράσθησαν μέχρι τοῦδε ὑπὲρ τὰ ἑξακόσια ἀντίτυπα διὰ τὰς βιβλιοθήκας τῶν τμημάτων ὑπὸ τῶν Σῶν Ὑπουργείων τῶν Ἐξωτερικῶν, τῆς Γεωργίας, τῆς Ἐθνικῆς Οἰκονομίας, τῆς Παιδείας, τῆς Συγκοινωνίας, καὶ τῆς Δικαιοσύνης ὡς καὶ ὑπὸ πλείστων ἐταιριῶν, τραπεζῶν καὶ ἄλλων ἰδρυμάτων.

ΠΩΛΕΙΤΑΙ εἰς τὰ κεντρικὰ Βιβλιοπωλεῖα Ἀθηνῶν καὶ παρὰ τῷ συγγραφεῖ. Εἰς τοὺς ἐν ταῖς ἐπαρχίαις ἀποστέλλεται ἔναντι ταχυδρομικῆς ἐπιταγῆς δραχ. 90 ἀποστελλομένης ἀπ' εὐθείας, εἰς τὸν συγγραφέα (ὁδὸς Μαιζῶνος 33 Ἀθῆναι).

ΤΙΝΑΞ ΤΩΝ ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΩΝ

	Σελίς	3
La Grèce (par Voltaire)	»	3
L' Histoire (Grecque d'après Prosper Mérimée)	»	4
Mort d'Épaminondas (par Barthélemy)	»	5
Origine de l'alphabet grec (par Voltaire)	»	6
Persistance de Diogène (par Racine)	»	6
Les dieux olympiens (tiré de la Mythologie Grecque)	»	7
L'orateur Démosthène (par Rollin)	»	8
Les disciples de Pythagore (par Barthélemy)	»	8
Vue de Constantinople (par Elisée Reclus)	»	9
L'amour de la patrie (par Rollin)	»	9
Le petit paysan Lorrain (par Laloi)	»	11
Les chevaux arabes (par Lamartine)	»	12
Bélisaire (par Marmontel)	»	16
Le corridor de la tentation (par Voltaire)	»	18
Histoire d'Alibée, Persan (par Fénelon)	»	22
La Providence (par Lamennais)	»	23
La Mort d'Hercule (par Fénelon)	»	25
La ville de Tyr (par Fénelon)	»	27
L'ouragan dans le désert (par Chateaubriand)	»	28
Les Palombes (par G. Sand)	»	29
Le Panthéon (par M ^{me} de Staël)	»	30
Les Ruines de Sparte (par Chateaubriand)	»	31
La mort de Socrate (par V. Duruy)	»	32
La poule (par Buffon)	»	34
Une nuit d'été à Saint-Peterbourg (par J. de Maistre)	»	35
Les Francs (par Chateaubriand)	»	36
Le cygne (par Buffon)	»	37
Régulus (par Chateaubriand)	»	39
Un tremblement de terre (par Malte—Brun)	»	41
Une ruse de Michel-Ange	»	41
La Marseillaise (par Lamartine)	»	43
Les Pyramides d'Égypte (par Volney)	»	44
Rome par Chateaubriand)	»	45
Missions du Paraguay; conversion des sauvages (par Chateaubriand)	»	47
L'Abenaki (par Saint-Lambert)	»	49
Le parlement Grec en 1832 (par Lamartine)	»	50
Jeanne d'Arc (par Michelet)	»	51
Un bel exemple de générosité—Les habitants de Soleure et le duc Léopold (par Guyau)	»	53
La Marseillaise, l'hymne national Français. (par R. de Lisle)	»	55
Ερμηνευτικά Σημειώσεις	»	91
Βιογραφικά Σημειώσεις	»	91

ΕΡΓΑ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΣΥΓΓΡΑΦΕΩΣ

1. ΟΙ ΓΑΛΛΙΣΜΟΙ: σύγγραμμα ἐκ 450 σελίδων, ἐντελῶς πρωτότυπον διὰ τὴν Ἑλλάδα ἐν ᾧ περιέχονται κατ' ἀλφαριθμητικὴν τάξιν, ἀναλύονται λεπτομερῶς καὶ ἐρμηνεύονται ἑλληνιστὶ πέντε ὀλόκληροι χιλιάδες (5.000) ἰδιωτισμῶν καὶ μεταφορικῶν ἐκφράσεων τῆς γαλλικῆς γλώσσης.
2. ΓΑΛΛΟΕΛΛΗΝΙΚΟΝ ΛΕΞΙΚΟΝ πρόχειρον.
3. LE PREMIER LIVRE DE FRANÇAIS: μικρὰ μέθοδος τῆς γαλλικῆς γλώσσης δι' ἀρχαρίους κατὰ τὴν ἐποπτικὴν μέθοδον.
4. CHRESTOMATHIE FRANÇAISE (B' τεύχος) ἤτοι ἐκλογή τεμαχίων ἔργων γάλλων συγγραφέων μετὰ πολλῶν γραμματικῶν, ἱστορικῶν, γεωγραφικῶν, ἐρμηνευτικῶν καὶ βιογραφικῶν σημειώσεων, διὰ τὴν Β' τάξιν τῶν Γυμνασίων τοῦ Κράτους.
5. ΓΕΝΙΚΗ ΙΣΤΟΡΙΑ (τεύχη Α' Β' Γ') διὰ τὰς ἐμπορικὰς Σχολὰς τοῦ Κράτους ὡς καὶ διὰ πάντα ἑλληνα θέλοντα νὰ λάβῃ μίαν γενικὴν ἰδέαν τῆς ἱστορίας.
6. ΠΛΑΤΩΝΟΣ ΚΡΙΤΩΝ: (Κείμενον ἀρχαίον. — Τοποθέτησις τῶν λέξεων κατὰ τὴν φυσικὴν τῶν σειρᾶν. — Μετάφρασις κατὰ λέξιν. — Ἐλευθέρα μετάφρασις, ἤτοι ἀνάλυσις τῶν ἔννοιῶν. (ἐκ τῆς γαλλικῆς ἐκδόσεως τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων συγγραφέων).
7. ΠΛΑΤΩΝΟΣ ΑΠΟΛΟΓΙΑ ΣΩΚΡΑΤΟΥΣ: (Ἀρχαίον κείμενον. — Τοποθέτησις τῶν λέξεων κατὰ τὴν φυσικὴν τῶν σειρᾶν. — Μετάφρασις κατὰ λέξιν. — Ἐλευθέρα μετάφρασις ἤτοι ἀνάλυσις τῶν ἔννοιῶν.